

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

1936-1942

L'ANNIVERSAIRE DE L'ACCESSION AU TRÔNE DE S.M. LE ROI

ONT COLLABORÉ

- Amy Kher
- Costas Kerofilas
- Ivo Barbitch
- Pierre Morère
- A. Shual
- G. Henein



A CE NUMÉRO :

- Colonel Bujac
- Etienne Meriel
- A. C. Travlantonis
- Léon Krajewski
- Georges Vasdékis
- Josée Sékaly

S. M. Le Roi Farouk I

Glorieux souverain de l'Égypte indépendante dont tout le pays a célébré avec loyalisme respect et amour, le 6 Mai 1942, l'heureux anniversaire de l'accèsion au Trône.

|P.T. 5.-

UN BEL ASSORTIMENT
DE
COSTUMES DE BAIN
ET DE
ROBES DE PLAGE
CHEZ
S. & S. SEDNAOUI & Co. LTD.

MANTEAUX DE SPORT
PANTALONS
EN FLANELLE GRISE
SOUS-VETEMENTS
PYJAMAS
CHEMISES
CRAVATES
PANTOUFLES
ROBES DE CHAMBRE
PULL - OVER

*VETEMENTS DE SAISON
POUR HOMMES*

PURSLOW

CONFECTION POUR HOMMES

IMMEUBLE DAVIS BRYAN - LE CAIRE

R. C. 71

la semaine égyptienne

STAVRO STAVRINOS, Directeur

la plus importante revue d'Orient

Abonnement Annuel Egypte P.T. 125

Rédaction - Administration
69, Rue Gabalaya, Zamalek
LE CAIRE, Tél. 49235

REMANIEMENT DU CABINET HELLENIQUE

En remplacement de l'Amiral Sakellariou, Vice-Président du Conseil et Ministre de la Marine de M. St. Dimitrakakis, Ministre provisoire de la guerre, du Général P. Nicolaïdis, Ministre de l'Air, qui ont démissionné, Sa Majesté le Roi Georges II a nommé S.E. le Président du Conseil M. E. Tsoudéros, aux trois ministères militaires sous la dénomination de Ministre de la Défense Nationale, S.E. M. P. Canellopoulos, Chef du parti «national unioniste» Ministre Vice-Président du Conseil, l'Amiral Cawadias, Sous-Secrétaire d'Etat à la Marine et le Général Nicolaidis, Sous Secrétaire d'Etat pour l'Aviation.

Le Conseil des ministres est donc ainsi formé :

S.E. M. E. Tsoudéros, Président du Conseil, Ministre des Affaires Etrangères de la Défense Nationale, de l'intérieur et du travail. LL. EE. M.M. P. Canellopoulos, Ministre Vice-Président du Conseil, C. Varvaessos, Ministre des Finances et de l'Economie Nationale, St. Dimitrakakis, Ministre de la Justice, E. Sekeris, Ministre de l'Education, L'Amiral E. Cawadias, Sous-Secrétaire d'Etat pour la Marine, Ath. Agnides, Sous-



S. E. M. EMMANUEL TSOUDEROS
Président du Conseil

Secrétaire d'Etat pour les Affaires Etrangères, Le Général P. Nicolaidis Sous

Secrétaire d'Etat pour l'aviation et provisionement pour la guerre.

S. Theofanidis, Sous-Secrétaire d'Etat pour la Marine Marchande, A. Michalopoulos, Sous-Secrétaire d'Etat pour l'Information.

Sous ce nouvel aspect le Gouvernement paraît tendre vers le but qui a été toujours poursuivi par le Premier Ministre c'est à dire la participation la plus étendue et la représentation du peuple hellène à l'oeuvre du gouvernement, ainsi qu'à la concentration de toutes les forces spirituelles de la Nation pour la continuation intense de la lutte aux côtés des alliés, pour la libération et pour les droits de la Grèce.

Nous apprenons d'autre part que les attributions du Vice-Président du Conseil M. P. Canellopoulos seront très étendues comme représentant du Gouvernement Hellénique dans le Moyen Orient.

L'amiral Alexandre Sakellariou devient Commandant en Chef de la Flotte hellénique et M. St. Dimitrakakis, Ministre de la Justice se voit confier une mission spéciale aux Etat-Unis.

ORION

S.M. LE ROI DES HÉLLÈNES AU LIBAN



S.M. le Roi Georges II, visita récemment le Liban et la Syrie où il rencontra S.E. le Président de la République Syrienne, le Général Catroux, Commandant en Chef des Forces Françaises Libres au Moyen-Orient et le Major-Général Spears, Ministre Britannique en Syrie-Liban.

S.M. le-Roi George II en compagnie du Président de la République Syrienne.



S.M. le Roi Georges II inspectant, à Beyrouth, une garde d'honneur de la gendarmerie libanaise.



S.M. le Roi causant avec S.B. le Patriarche d'Alexandrie, Mgr. Christoforos

LES HELLÈNES D'ÉGYPTE ACCLAMENT S.M. LE ROI HÉROIQUE GEORGES II

Les communautés Helléniques du Caire et d'Alexandrie ont eu l'insigne honneur de recevoir S.M. le Roi Georges II pour lui exprimer une fois de plus les sentiments de loyalisme, d'affection, et d'attachements dont il est unanimement entouré.

C'est ainsi que le 25 Avril le Souverain fut regu à l'École Xenakion décorée simplement et avec goût, par la Communauté Hellénique. Le Président saisit l'occasion pour exprimer l'absolu dévouement des Hellènes du Caire au Souverain bien-aimé, et sa foi en la lutte sacrée pour la libération de la Patrie. S.M. le Roi Georges II répondit en faisant l'éloge de l'oeuvre des communautés Helléniques d'Égypte et en exprimant sa certitude, que les Hellènes d'Égypte répondront toujours avec le même enthousiasme et le même empressement aux appels de la Patrie.

Le Centre Hellénique du Caire reçut également dans ses vastes salons le Souverain le 1er Mai et le Président M. le Juge G. Roilos présenta à S.M. le Roi les membres et leurs familles. Le Cercle Hellénique du Caire fêta également la présence de l'Auguste Souverain le 4 Mai, dans une atmosphère d'enthousiasme et de cordialité.

Le Cercle Hellénique d'Alexandrie reçut aussi S.M. le Roi le 15 Mai et le Président M. G. Roussos, Président du Comité National des Hellènes d'Égypte dans une vibrante allocution salua le Souverain. Lequel répondit remerciant les membres du Cercle pour cette réunion patriotique disant combien il était ému des paroles chaleureuses de M. G. Roussos et exprima sa reconnaissance envers les Hellènes d'Égypte pour les manifestations de dévouement et les efforts qu'ils accomplissent pour la libération de la Patrie



meurtre. S.M. le Roi et le Président du Conseil M. Em. Tsouderos qui l'accompagnait ont été ovationnés à toutes ces belles réunions patriotiques qui démontrèrent dans leur cordiale simplicité, encore un fois, l'unité de vues de tous, en vue de la libération rapide de la plus grande et de la plus glorieuse Hellade.

* * *

A part la réception de S.M. le Roi au Cercle Hellénique par la Colonie Hellénique d'Alexandrie, le Président de la Communauté M. Miké Salvago organisa une grandiose manifestation populaire au stade municipal de cette ville, gracieusement prêté pour la circonstance par S.E. Ahmed Kamel Pacha, ou plus de 5000 élèves, scouts, guides, anciens combattants et une foule de 25000 personnes acclamèrent frénétiquement et ovationnèrent le Roi Epique Georges II. A cette occasion M. Salvago salua le Souverain par des termes qui exprimaient les sentiments de tous les hellènes dans une évocation poétique qui fut la plus belle image qui put être écrite. Clair précis, sans sous-entendus, le discours de M. Salvago, reflétait l'âme hellénique et était empreint de la foi la plus ardente, de la sincérité la plus absolue et du dévouement le plus indéfectible à une cause sacrée, c'est à dire à la continuation de l'épopée commencée à l'aube du 28 Octobre 1940 et que symbolise S. M. le Roi des Hellènes Georges II.

S.M. le Roi Georges II, parlant à M. Tsouderos, Président du Conseil. A sa gauche M. Androutidakis, Président et M. A. Pachticos, Secrétaire (debout) du Cercle.

(Photo Weinberg)

S.M. le Roi des Hellènes signant le livre d'or du Centre hellénique. A ses côtés, M. le juge Roilos, président du Centre, et le Secrétaire du Centre M. Stavridis.

(Photo Weinberg)



SHIBLI SCHEMEIL

Par AMY KHER

Deux versions ont cours sur les origines de la famille Schemeil. La première prétend qu'un certain Richard Boutros El Midmani né en Bretagne et venu en Syrie en 1272 à la suite de la dernière croisade, en est le fondateur. Le nom de Chamil qui s'attache à ce Richard Boutros signifierait en arabe « qui vient de l'Occident ». La seconde assure que les Schemeil originaires du Hauran, séjournèrent longtemps à Homs, puis à Damas, avant de gagner, comme nombre de familles chrétiennes, le Liban autonome.

Il se pourrait que la vérité associât ces deux versions. Tant de familles libanaises et syriennes se réclament d'ascendances franques qui participèrent aux migrations locales du Liban et de la Syrie pendant le XIX^{ème} siècle.

Le premier Schemeil qui vint au Liban et s'installa à Aley fut Ibrahim, père de Shibli, qui engendra lui-même Ibrahim. Ce fut ce Shibli qui se fixa à Kafreshima dans le Sud, aux confins de la province du Chouf habitée par les Druzes.

A l'aval des vallées verdoyantes qui descendent de Aley jusqu'à la mer par wadi Chahrour et Choueifat règne une prospérité sans pareille. La proximité de la capitale libanaise permet d'y exploiter au mieux les richesses du sol. Là Kafreshima, qu'entourent des forêts d'oliviers et de mûriers, s'agrippe à trois croupes parallèles. Mais seule la croupe centrale délient la gloire qui a valu à ce village d'être dénommé le berceau des grands écrivains.

Un peu plus bas que le couvent Melkite de Deir-el-Karkafé, planté au sommet, la grande maison des Schemeil se dresse dans la bruyère. Sur le versant Ouest la haute arcade d'une cour signale la maison des Yazgi, eux aussi venus de l'intérieur. Non loin celle des Takla (originaires de Edebei) qui appartient aujourd'hui aux Farhat.

De ce voisinage de lettrés naquit spontanément un cercle littéraire où s'élaborèrent maints ouvrages collectifs de louange à l'adresse des grands hommes du temps.

Shibli qui naquit entre 1845 et 1848 est le troisième des fils que Ibrahim eut de son deuxième mariage avec une jeune fille de la maison des Cheikho. Il ressemblait par la taille petite et trapue à sa mère, mais à son père par le front vaste, les yeux châtain et les sourcils très arqués. Dès l'âge de cinq ans il fréquenta le collège des missionnaires américains et une fois ses études secondaires terminées, il quitta Kafreshima pour aller à Beyrouth se présenter à l'école américaine de médecine. Par une étrange coïncidence, Yacoub Sarrouf, natif du village de Hadat, voisin de Kafreshima, se trouva être le condisciple de Shibli Schemeil. Voici en quels termes celui-ci décrit Shibli: «Un jeune homme d'environ 17 ans, de petite taille, de teint brun et d'esprit vif dont le visage annonçait la distinction et la finesse et qui était vêtu à l'européenne, chose rare à cette époque.»

Ils étudièrent ensemble la botanique, la chimie, la physiologie et la littérature.

Shibli sortit de l'école de médecine en 1870. «L'École perdit beaucoup à ne pas se l'attacher car nous sommes persuadés, écrit encore Yacoub Sarrouf, qu'il se serait consacré aux recherches scientifiques et qu'il aurait abouti à d'intéressantes découvertes.»

Une photographie nous montre Shibli frais émoulu de l'Université Il porte pantalon et jaquette et tabouche maghrébin évasé au gland volumineux. Il est encore loin d'être un adepte de l'évolutionisme, mais l'intérêt qu'il voue à la question nous est révélé par le sujet de sa thèse de doctorat: «Variations des animaux et de l'homme suivant le climat, la nourriture et l'éducation.»

Selon les habitudes du temps il partit à Constantinople présenter cette thèse et obtenir son diplôme de docteur en médecine.

Dans sa préface de la «Philosophie de l'Evolution» Shibli nous montre combien il était éloigné pourtant, à cette époque, de faire sienne cette doctrine.

«Ce que je puis me rappeler, raconte-t-il, c'est que je n'en entendis pas parler à ce moment sans montrer mon aversion envers ces théoriciens qui, croyais-je alors, font descendre l'homme du singe.»

Le pire qui aurait pu lui arriver eût été de se voir obligé de renoncer à poursuivre ses études.

La santé chancelante de son vieux père exigeait de fortes dépenses en même temps que de grands soins. Le modeste revenu familial y suffisait à peine. Ce fut Emin, le plus jeune des trois frères issus du premier mariage de Ibrahim avec une jeune fille de la famille Chakour qui fournit à Shibli les fonds nécessaires. Ce demi-frère Emin avait quitté le Liban dans des circonstances particulières à l'âge de 21 ans. La confiance des religieux de Deir-El Karkafé en son intelligence et son jugement étaient telle qu'ils l'avaient prié de se joindre aux personnalités chargées d'arbitrer un différend grave survenu entre le patriarche melkite Maximos Mazloum et l'évêque Riachi. Cette affaire avait entraîné Emin Schemeil à Athènes, à Constantinople et enfin à Rome où il fut reçu par S.S. Pie IX. Le conflit menaçant de s'éterniser il s'était alors rendu en Angleterre où il n'avait pas tardé à fonder une maison de commerce. L'affaire prospéra si bien qu'au bout de quelques années il affrêta lui-même des cargos par le transport de ses propres marchandises entre le Liban, l'Egypte et l'Angleterre.

C'est pendant son premier séjour à Liverpool qu'il avait composé son poème «Al Mubtakir» traitant des sept âges de l'homme. L'exemple d'Emin, ses exhortations et surtout le crédit qu'il consentit à Shibli confirmèrent celui-ci dans ses résolutions.

Un beau matin, ce fut au tour de Shibli de s'embarquer pour l'Europe. Il passa deux belles années à Paris et puis plus de six mois auprès de son frère Bichara qui gérait à Liverpool la succursale que lui avait confiée Emin.

Portant barbe, guêtres et chapeau haut de forme et parlant à la perfection le français et suffisamment l'anglais Schébli ne fréquenta que les hôpitaux et les milieux scientifiques. Au contact de cette intellectualité rationnelle si éblouissante... au prime abord, commence sa conversion à l'évolutionisme.

Cette même préface de «La philosophie de l'évolution» nous révèle par quelles considérations Schébli Schemeil fut conduit à «l'affirmation de l'unité de la force et de la matière». — «Qu'y a-t-il de plus beau et en même temps de plus utile que la connaissance des transformations de la nature et des forces qui sont en elle, et de savoir que l'une et les autres sont une et même chose», écrit-il.

Shibli Schemeil a consigné dans ce livre toute l'histoire de sa pensée celle de la formation progressive de son système philosophique, à partir des données de la science et en suivant des tendances personnelles qui restent à préciser. Il désigne ce qui l'a séduit dans cette métaphysique par ce terme de «dawid» qui est à la base du dogme fondamental de la théologie musulmane et qui aboutit si aisément chez les mystiques à l'hétérodoxie panthéiste.

Ses croyances s'apparentent à celles du mystique Mohieddine-el-Arabi quand il écrit: «J'examine la cause première du point de vue de la justice dans la création, puis du point de vue de sa place dans la science

sans lui trouver dans la matière une place libre, à moins que ce soit au sens de Mohieddine-el-Arabi. «Contemple-le dans l'arbre, contemple-le dans la pierre, contemple-le dans toute chose: cela est Allah.»

Shibli Schemeil, revenu parmi les siens, n'aura de cesse qu'il n'ait échafaudé une synthèse, sa synthèse partiellement originale et où se mêlent certaines théories scientifiques occidentales avec des aspirations religieuses et morales orientales. Et pour hérétiques qu'elles soient il n'en reste pas moins évident que cet homme dont le rôle aura consisté à être un ferment actif dans le développement de la culture arabe se situe au-dessus «des sommeils dogmatiques» qui ressemblent par trop «à la rigidité de la mort» et qu'il échappe du coup à l'accusation d'étroit particularisme que tant d'autres ont encourue!

* * *

A son retour d'Europe, Shibli débarque à Alexandrie. Son demi frère Melhem, représentant de l'Agence Schemeil Brothers l'y reçoit à bras ouverts. A ses côtés se trouve Rachid, (1) fils de Kalil (un autre demi-frère) qu'Emin a délégué pour inviter notre héros à venir le rejoindre à Kafr-el-Cheikh où il effectue ses achats de coton. Deux jours après, réuni à cet Emin qui se complait au rôle de Providence, Shibli passe près d'un mois en effusions familiales avant de retourner à Alexandrie où il espère faire carrière.

Mais la seconde capitale de l'Egypte le déçoit. Cédant bientôt aux instances réitérées d'Emin, il décide de se transporter à Tantah où Mme Emin Schemeil, arrivée de Liverpool, vient de s'installer avec ses enfants. A quelques kilomètres de Kafr-el-Cheikh, c'est un centre important agricole et industriel. Emin ne peut quitter tous les soirs la campagne pour rejoindre sa famille. Il laisse entendre à Shibli qu'il lui serait d'un grand réconfort de le savoir près des siens lors de ses absences, et Shibli accepte d'habiter la maison familiale.

La populeuse Tantah offre un champ d'expérimentation très fertile. Shibli Schemeil y passera cinq années, les plus importantes de sa carrière, car il y fait ses débuts de médecin. Il s'applique de toutes ses facultés exceptionnelles à exercer sa profession comme il le comprend, à la façon d'un sacerdoce, en joignant la minutie au dévouement.

Il se trouve qu'il a la main heureuse. Sa réputation fait accourir les malades des environs.

Cependant dans la maison Schemeil se pratique une hospitalité qui relève des plus hautes traditions arabes et que couronne la bonne grâce la plus authentiquement française, car Mademoiselle Virginie Geofroy, qu'Emin avait épousée au cours d'un voyage en Caramanie est la fille d'un consul de France, Charles Geofroy. Parmi les familiers de ce salon de province figurent Mr. et Mme. Joseph Dumani, avec lesquels M. et Mme Emin Schemeil se sont liés d'amitié à Liverpool et que la surveillance d'une usine d'égrenage ramène tous les hivers à Tantah. Nul n'aurait imaginé alors que Shibli épouserait la soeur cadette de Mme Afifa Dumani. En attendant, une autre de ses soeurs habite aussi Tantah. C'est la femme du savant docteur Bichara Zalzal qui travaille à un monumental dictionnaire médical arabe. La vie laborieuse et rangée du docteur Zalzal tente le docteur Schemeil. Il songe à fonder lui aussi un foyer.

L'histoire d'un mariage manqué dépeint le Shibli de ce temps.

Un jour qu'il était allé conduire à la gare son frère Emin qui partait en voyage, ils y rencontrèrent une ravissante jeune fille, Melle. Alexandra Houry, que ce dernier lui présentait. Shibli tint compagnie à cette enfant de dix-huit ans sur le quai jusqu'au départ du train de Kafr-el-Zayat où elle rentrait chez ses parents après des vacances passées au Caire.

Quelques heures plus tard, Shibli priait Emin de demander la main d'Alexandra en son nom. Mais com-

me il appréciait non moins les qualités intellectuelles que physiques chez la femme, il posait pour conditions qu'elle acceptât de poursuivre ses études pendant les fiançailles dans un couvent français. Emin se rendit donc un beau dimanche chez les Houry à Kafr-el-Zayat pour s'acquitter de cette mission. La demande fut agréée volontiers par les parents mais l'orgueilleuse jeune fille s'indigna de la singulière exigence du prétendant et les pourparlers furent rompus.

Le piquant de l'histoire, c'est que cette même jeune fille, après avoir épousé le prince grec Aviérimo, puis divorcé, tint salon littéraire au Caire et y publia une revue qui lui permit de se mêler de politique avant la guerre de 1914-1918... Shibli a pu légitimement se demander si cette vocation tardivement amorcée n'était pas le refoulement d'une vanité piquée par sa peu galante exigence de soupirant.

Toujours est-il qu'il en resta là de ses velléités matrimoniales. Et bien lui en prit, car l'insurrection de Arabi, en 1882, vint bouleverser la confortable existence des Schemeil.

Par crainte de troubles graves, tous les provinciaux gagnent les grands centres. Emin et les siens quittent Kafr-el-Cheikh et Tantah et s'installent au Caire. Shibli les suit. L'épidémie de choléra qui succède à cette crise politique les laisse heureusement tous indemnes. Il n'en est pas de même du désordre économique qui découle de ces événements. Les fellahs en sont sortis plus ou moins insolvables et surtout décidés à ne pas payer leurs dettes. D'où perte sèche de près de 80.000 L.ST. par la firme Schemeil Brothers. Le coup touche très durement Emin fondateur, administrateur et directeur de l'affaire. Par bonheur, ses fils Edouard, Marius et Selim diplômés de l'Université St. Joseph de Beyrouth, allaient commencer leur carrière. Emin ne perdit pas courage. Du jour au lendemain, cet homme de 57 ans s'improvisa homme d'affaires. Sans doute, le souvenir de son intervention dans le conflit Maximos Mazloum et Aghapios Riachi l'y encourageait. Il parvint à se faire inscrire comme mandataire auprès des tribunaux indigènes. En ce temps-là les mandataires plaidaient sans avoir à produire le moindre diplôme. Mais cinq ans plus tard, le Gouvernement ayant institué un nouveau règlement, Emin Schemeil se mit en devoir de passer l'examen indispensable. Il réussit brillamment et se vit même peu de temps après nommé Vice-Batonnier du Barreau Egyptien.

* * *

Les premiers temps de son séjour au Caire, Shibli continue d'habiter avec la famille d'Emin. Au vent brûlant de la capitale, son ambition s'enflamme. Une sorte de fébrilité l'agite, le pousse à publier les ouvrages qu'il a couvés durant les années de son confinement en province. Ses livres sont accueillis par un public attentif. L'écrivain qui se révèle s'isole superbement car il heurte à la fois les données académiques de la science et de l'écriture. Ses commentaires, ses conclusions visent l'élite à travers le grand public. Et cette élite s'émeut en effet. L'importance qu'elle attache à ses écrits se manifeste par un déchaînement de polémiques. La hardiesse des opinions de Shibli Schemeil déclenche tout un mouvement de curiosité vers les données modernes de la philosophie occidentale. Les controverses soulevées poussent Mohamed Abdou à traduire du persan en arabe «La réfutation du matérialisme» de Gamal-el-Dine El Afghani. Parmi les contradicteurs du docteur Schemeil on compte Ibrahim El Haurani, Mohamed Farid Wagdi, Ahmed As-Saadi, Ismail Mazhar et encore un mystérieux adversaire qui signe de deux initiales E. S. et qui n'est autre que Emin Schemeil que ses loisirs ont rendu aux lettres et qui vient de publier le premier volume d'un gros ouvrage «El Wafj» sur la question d'Orient.

Tout ce branle-bas ne distrairait cependant pas Shibli de la profession qu'il exerce avec passion.

* * *

Au premier contact, Shibli Schemeil était curieux à observer au chevet de son malade. Il cherchait à le

(1) Rachid fonda plus tard le Journal «Al-Bassir».

réconforter en lui racontant des anecdotes humoristiques. Ce n'était que lorsqu'il sentait le patient en détente qu'il braquait sur lui son regard d'une sagacité implacable, qu'il le palpait d'une main experte et l'auscultait d'une oreille fine. Une fois le diagnostic posé, il suivait le cours de la maladie, la déduction enveuil, en n'administrant que les médicaments éprouvés. Un sens clinique très sûr joint à une prudence extrême lui valurent plus d'une miraculeuse guérison. Mais aucun succès ne détourna jamais Shibli de sa conscience professionnelle, des études continues qu'elle prescrit, de la nécessité de demeurer en contact avec les centres scientifiques renommés. Et justement les quinze années qui s'écoulaient entre 1880 et 1895 marquent une véritable révolution de la médecine. Shibli Schemeil suit avec une ardente attention les recherches qui aboutissent à tant de découvertes. Dès qu'il juge utile de centraliser les études qui se rapportent au progrès nouveau il fonde la revue médicale «Al Chifa» (Février 1886). Dans l'avant-propos, Shibli ne manque pas de déplorer le néant de tout élan, de toute émulation scientifique qui contraste avec la renaissance médicale d'outre-mer. Il insiste sur la nécessité de réveiller les bonnes volontés, de stimuler les énergies. Durant sept ans, «Al Chifa» offrira une série d'exposés substantiels. Les travaux de Pasteur, de Tarnier, de Gajot, de Peter, de Jaccoud, de Charcot, de Chantemesse, de Vidal, de Koch, de Riccord, de Bouchard, de Huchard, de Péan, de Brouardel, de Grouchez, de Virchow, de Cornil, d'Erlich, de Bille-rath y seront largement commentés.

Les observations originales recueillies par le corps médical y recevront une large hospitalité. Il était à l'époque difficile sinon impossible de traiter en arabe des sujets médicaux. Les mots techniques qu'invente et adopte «Al Chifa» sont faciles à comprendre. Les collaborateurs et les lecteurs de la revue les adoptent. Shibli s'acharne à instruire le public. Il écrit des articles excellents sur l'hygiène individuelle et sociale. Son étude sur le choléra dédiée à Riad Pacha (1890) est si bien documentée qu'elle mérite d'être publiée en une brochure spéciale. Par ailleurs avec sa merveilleuse intuition Shibli Schmeil a suggéré l'origine «tellurique» du paludisme avant même qu'elle n'ait été attestée par Lavran. Le docteur Sarrouf l'a confirmé. Dès la découverte de la tuberculine de Koch qui provoqua un retentissement mondial, nombre de médecins avides d'étudier sur place le résultat des expériences cliniques se rendirent en Allemagne. Parmi eux Shibli qui partit en Janvier 1891 avec une subvention du Gouvernement. Il se rendit directement à Berlin où il rencontra, à défaut de Koch, Bergman, Gutman et Erlich. Mais devant les résultats négatifs des premières applications il se rallie à l'opinion de Cornil qui rejette la lymphé de Koch. Shibli se rend ensuite à Paris pour un court séjour. Il se fait présenter à Verneuil, assiste à des leçons de Fournier, suit le cours de cardiologie de Poin-lain à la Charité. Lorsqu'il rentre en Egypte, Shibli Schemeil se trouve en plein épanouissement de ses facultés et en maîtrise parfaite de sa profession.

* * *

Ce que Shibli apprécie le mieux aux heures de détente, c'est un bon repas, relevé de plaisanteries truculentes, l'humour, à table, étant le meilleur digestif, et... une soirée de poker. Ce jeu à la mode fait rage au Club Mohamed Aly où s'enregistrent des différences fabuleuses dont s'émeuvent les gens du monde.

Cela n'a peut-être pas peu contribué à ce qu'il soit resté bourru et d'un abord farouche. Mais dès qu'on fait appel à son cœur, une bonté puérile l'envahit.

Or voilà qu'un soir la sœur cadette de Mme Joseph Dumani, qu'il a rencontrée dans le salon de Emin et dont il était déjà le médecin, l'envoie appeler en toute hâte. Madame Vve Neguib Boulad est une beauté en renom. Aussi intelligente que jolie, cette jeune femme n'est pourtant pas heureuse puisque veuve avec trois enfants. Cette fois elle a recours au docteur pour une de ses nièces qui est venue passer quelques jours chez elle. Shibli examine la malade et

diagnostique une des affections les plus terribles et les plus contagieuses: la petite vérole. Il conseille donc à la tante de faire transporter la jeune fille à l'hôpital. Mais elle s'y refuse obstinément. Elle ne saurait se défaire ainsi de sa parente et défiant la contagion, elle veillera et soignera elle-même sa nièce.

Le traitement rapprocha si bien le docteur et l'infirmière volontaire que, pendant la convalescence d'Adèle Dumani, le docteur Shibli Schemeil demanda en mariage Zénobie Boulad, et commença à entourer ses trois enfants de l'affection qu'il leur voua toute sa vie.

Cette décision eut pour premier effet de soulever tout d'un coup des questions auxquelles, absorbé par des soucis plus élevés, il n'avait guère songé. Shibli avait gagné beaucoup d'argent mais sans rien en mettre de côté. S'il faisait payer cher les clients c'était pour secourir d'autre part les malades pauvres. Ses rares résolutions d'économie n'avaient pas eu de lendemain. Politique de dédaigneuse imprévoyance, qui ne saurait manquer de priver de stabilité économique le foyer qu'il fonde. Mais sa vie spirituelle s'intensifie à la flamme d'un amour aussi généreux. Son intelligence s'aiguise en même temps que sa sensibilité, et son verbe en acquiert une résonance émouvante et parfois dramatique. Le souffle mystique qui soulève son matérialisme atteint souvent au lyrisme, quand l'écrivain clame une foi angoissée en le progrès humain. Il atteint alors au zénith de sa destinée.

Au fur et à mesure des éditions nouvelles, Shibli refond ses livres et les enrichit de préfaces substantielles. Cette première partie de son oeuvre qu'il qualifie lui-même de scientifique mérite mieux l'épithète de philosophie que lui décerna Yacoub Sarrouf. Mais dans la seconde partie il traitera des questions morales et sociales qui s'imposent au monde arabe.

* * *

Cette oeuvre a fait l'objet d'une édition complète.

Le premier volume intitulé «Philosophie de l'Évolution» se compose d'abord d'une série d'articles réunis sous le titre «Commentaire de Buechner sur la théorie de Darwin» puis du «Livre de la Vérité» recueil d'études sur l'évolution et de plaidoyers en sa faveur, d'une autre série d'articles parus dans le «Moktataf» en défense du matérialisme. Enfin, après les préfaces qui avaient orné les éditions primitives du «Commentaire de Buechner» vient une conclusion qui résume la pensée de l'auteur sur les différents sujets traités et en discute les portées à travers l'Histoire. Et cela forme une sorte de traité de philosophie scientifique qui montre quelle haute morale Shibli Schmeil tirait de ses théories évolutionnistes; mais la préface et la conclusion aux tendances sociales prouvent combien il a su s'élever au-dessus des préoccupations étroites de son temps et de son milieu pour atteindre à des vérités humaines.

«Plaintes et Espoirs», supplique adressée au Sultan Rouge Abdul Hamid, où il expose les causes de la rétrogradation de l'empire ottoman: absence de science, de justice et de liberté, lui avait valu à Stamboul un verdict d'exil. De prime abord, Shibli n'avait regretté qu'à moitié de ne pouvoir retourner en Syrie et au Liban. L'Égypte n'est-elle pas la terre méditerranéenne, la terre par excellence des échanges où lève la semence spirituelle? N'est-elle pas aussi la matrice généreuse où s'élabore le devenir arabe? L'Égypte est sa nouvelle patrie. Shibli continuera à y vivre.

Et il adresse une «lettre ouverte au Sultan Rouge» qui lui rapporte en bonne et due forme une condamnation à mort dont il ne fait pas plus de cas.

Une nouvelle édition paraît encore des deux traités considérés comme son testament philosophique «Les opinions du docteur Schemeil» et de son poème «Rughân». Les journaux et les revues se disputent ses articles. Ce n'est plus la notoriété, mais déjà la gloire.

«Par son activité littéraire et sa patrie d'adoption Shibli Schemeil est un Egyptien du XX^{me} siècle» écrit Mr. Jean Lecerf dans le Bulletin des Etudes Orientales de l'Institut de Damas au cours de l'étude qu'il lui consacre.

Et, plus loin, cet excellent jugement:

«Un peu plus jeune seulement que les Kasem Emin, Gorgi Zeidan et Bostani, il a pu être témoin des transformations de l'Orient actuel, de la révolution turque et même des deux premières années de la guerre mondiale de 1914. Pourtant comme les deux dernières il appartient par ses origines, sa famille et sa formation, sans contestation possible, au Liban du XIXe siècle.»

H.A.R. Gibb qui ne peut être soupçonné de partialité envers les syriens et les libanais qu'il croit acquis à la France, dans ses «Studies in Contemporary Arabic Literature» consacre un remarquable chapitre aux conditions générales de la vie intellectuelle des dernières générations d'écrivains arabes et des tendances qui la marquent. H.A.R. Gibb distingue une première période remplie par une querelle littéraire entre partisans de l'imitation pure des anciens et créateurs d'un style moderne, et une seconde qui voit le succès non définitif encore des modernes parce qu'il dépend du parti qu'on en saura tirer et de la manière dont se résoudre les difficultés nées de cette victoire en vue d'édifier enfin une littérature moderne.

Remplacer la description conformiste classique et par suite réservée à quelques initiés par une peinture de la vie contemporaine accessible à tous en évitant de tomber dans l'imitation à la fois des anciens arabes et des modernes occidentaux, forger l'instrument d'expression nécessaire: une langue moderne avec des genres littéraires adaptés aux nouveaux besoins, voilà le problème envisagé.

Les premiers qui s'attachèrent à l'exécuter furent sans conteste les écrivains libanais et syriens des dernières années du XIXe siècle. Mais non pas tous, comme le prouve une charmante anecdote que rapporte le «Mouhaddib» journal littéraire libanais (2) d'après «Hawâdit wa Hawâtir»: «Le cheikh Ibrahim El Yazgi, raconte Shibli, était resté un conservateur en matière de langue. Il prétendait qu'il ne fallait pas multiplier les emprunts aux langues étrangères et d'autre part il voyait de nombreuses difficultés à la création de mots nouveaux pour les notions nouvelles d'Occident. C'était aussi un traditionnaliste dans l'art de la composition, un de ces conservateurs pour qui le sens compte peu auprès de la forme. S'il ne commençait pas le moindre discours comme la plupart des écrivains par «al hamdullah ou «bismellah» il était impossible qu'il le terminât sans l'une ou l'autre des formules de foi ou d'invocation comme «wallahu alam» ou bien «wallahu as Safi». Il me chargea un jour d'écrire un article sur la peste pour le publier dans «Bayâne» ou dans «Eya» je ne sais plus. Il me revint quelques temps après avec le premier jet pour le corriger, mais la conclusion n'était nullement de mon cru. Il avait ajouté un paragraphe de trois ou quatre lignes afin que cela se terminât par «hallahu Safi» — «Que signifie cette adjonction? demandai-je.

— Que la façon dont tu as arrêté ton discours — le laisse en suspens.»

On voit par ce récit combien Shibli Schemeil différait d'opinion avec les Libanais de la génération de Ibrahim Yazgi.

Mais si grands qu'aient été les services rendus par l'école libanaise et syrienne dans la littérature néo-arabe, déclare encore H.A.R. Gibb, elle ne réussit pas et ne pouvait pas réussir à résoudre le problème sous aucun de ses aspects: la psychologie, parce que c'étaient des chrétiens et que l'avenir qui pouvait avoir la littérature arabe devait reposer sur l'écrasante majorité musulmane; le style parce qu'il n'était pas non plus à leur portée pour des raisons similaires. Les modèles de style devaient être oeuvre de musulmans suivant des modèles islamiques et par dessus tout le Coran et la tradition. Il n'était ni possible ni désirable que la littérature arabe moderne se séparât complètement du passé islamique.

Ce qu'écrivit là avec tant de franchise H.A.R. Gibb paraît à plus d'un point de vue logique et naturel lors-

qu'on songe, qu'unique exemple, la langue arabe donnée par le Coran est restée une langue religieuse en même temps que profane.

Ces chrétiens écartés, celui parmi les musulmans qui réussit à réaliser cette synthèse, c'est Mostafa Loutfi El Monfalouti, encore que son incapacité à comprendre des réformistes aussi importants que Mohamed Abdou et Kasem Amin constitue une sérieuse lacune.

Cependant l'école libanaise et syrienne continue de se tenir à l'avant-garde en s'efforçant toutefois de tempérer son originalité, de l'adapter à son public réactionnaire.

La perfection de la forme dans l'oeuvre de Shibli Schemeil le classe naturellement parmi les artisans de cette renaissance arabe moderne. Et c'est avec raison que Jean Lecerf conclut dans ces termes à son sujet:

— «Dépassant la plupart de ses compatriotes Shibli Schemeil ne s'est pas arrêté aux problèmes moraux, il s'est élevé jusqu'aux questions les plus abstraites de la philosophie. Il a tracé à l'avance la voie que suivra la pensée arabe après lui sinon dans ses méandres du moins dans sa direction générale. Il reste malgré sa date un des plus modernes écrivains d'Egypte.

* * *

Il incombera aux biographes de Marie Ziadé, (May) de nous apprendre dans quelle mesure cette jeune fille subit l'influence du savant docteur.

Le récit de leur première rencontre nous a été donné par le père de May dans le quotidien «Al Mahroussa». Elle n'était encore que l'auteur des «Fleurs de rêves» et étudiait l'arabe sous la surveillance de Loutfi Pacha El Sayed. Ayant lu un article où le docteur exprimait sa défiance envers le beau sexe elle ne put se défendre d'une certaine appréhension en le voyant. Lui, pour la rassurer s'évertua à chercher des mots galants.

— «Depuis longtemps je désirais vous rencontrer, dit-il.

— «Je partageais ce désir, lui répondit-elle, malgré que j'eusse peur de vous.

— «Et pourquoi?

— «Pour plusieurs raisons dont les principales sont que vous détestez les femmes et que vous êtes matérialiste. Moi, je suis une poétesse idéaliste.

Le docteur s'efforça de dissiper cette impression. Il récita des vers et parla de poésie tant et si bien qu'elle reconnut en fin de compte

— «Vous êtes poète autant que savant.

May savait-elle si bien dire, Depuis cette rencontre Shibli en effet fit une plus large part à la littérature. Il écrivit plus souvent en vers et non seulement en vers arabes mais encore en vers français.

Il lui envoya dix jours après cette entrevue un petit poème et elle, ayant répondu par trois dizains, cette correspondance littéraire se poursuit un certain temps. Tandis que lui se prend à rimer en l'honneur de May, elle commence à lire les philosophes qu'il lui a présentés; Nietzsche, Kant, Schopenhauer et Darwin.

Evidemment, Shibli fut ébloui par la merveilleuse intelligence de cette jeune fille de 18 ans, capable de le comprendre de le suivre dans ses spéculations ardues, et sans doute fut-elle flattée de voir à ses pieds ce lion (3) de l'actualité scientifique.

Qu'elle ait été coquette avec lui, les quelques vers qui suivent ne permettent pas d'en douter, ils ont été publiés dans le «Al Mahroussa»

*«Que la vie ait germé dans les grottes liquides
Où la Muse a placé son Neptune puissant,
Ou qu'en feux endormis au fond des corps solides
Elle ait franchi les airs sur les vagues rapides
Pour enrichir la terre et de sève et de sang;
Que ce qui vous est doux me paraisse tragique,
Que vous citiez Darwin, moi Shelley et les lys;
Que vous placiez le beau dans un monde pratique,
Et que mon rêve à moi, calin et nostalgique,
Saigne en dérobant leur secret aux Myosotis;
Que vous toisiez le tout et que moi je délire,*

(2) Fondé par le R. P. Paul Kfoury, ancien supérieur du Collège Oriental de Zahlé.

(3) Shibli en arabe veut dire «lionceau».

*Que mon sourire soit triste et le votre si fin,
Que je pleure en touchant les cordes de ma lyre;
Et que le bistouri puisse encore vous séduire,
Qu'étant tellement vous, me fassiez peur enfin,
Au fond de tout cela qu'y a-t-il, ô Science
Sinon la douloureuse et belle humanité,
Dévorés par l'orgueil, l'intérêt, la souffrance,
Ne sommes-nous pas tous chercheurs de vérité,*

Elle le nargue et le taquine, cependant que les trois quatrains qui suivent, quoique plus osés encore, nous éclaire sur l'innocence des intentions de May.

*«Echange, dites-vous, échange de nos yeux?
Docteur, vous oubliez que cela ne peut être.
Le fleur qui sent la brise effeuiller tout son être
Peut-elle donc rentrer dans le sol soucieux?»*

«Votre œil () qui connaît tant de misères humaines,
Ignore du chagrin le trouble possesseur;
Rien n'affecte ses eaux quelquefois si lointaines,
Un rien baigne mon œil d'ivresse ou de langueur.»*

*«Et si vous avez pu vous pencher sur mon âme,
Pour y déchiffrer mon rêve angoissant et pur,
Si vous avez sondé ses profondeurs en flammes,
C'est qu'en votre œil demeure une larme d'azur.»*

Qu'il ait été amoureux d'elle mais d'une façon très platonique, tout donne à le penser, y compris les interminables entretiens téléphoniques où pendant des heures il lui lira ses récentes compositions. Schibli Schemeil fait preuve en ce temps-là de plus de sociabilité. Il délaisse les salles de jeu pour fréquenter le salon de May dont il est pendant plusieurs années l'un des piliers. Là se livrent des joutes oratoires qui rappellent celles des cours préislamiques où la femme, respectée encore plus qu'aimée, se tenait telle une idole parmi les hommes pour les encourager et les exalter...

Loufi Pacha El Sayed lui-même, un familier de ce salon, avoue que de tous ceux qui le fréquentaient Schibli Schemeil était le plus vivant et le plus sympathique par ses saillies, ses invectives et ses railleries, surtout aux soirs où, pour ridiculiser les littérateurs, il exprimait ses théories matérialistes en bons vers bien sonores.

Shibli alla bien aussi de temps en temps vers cette époque porter ses hommages à celle qui avait failli devenir sa fiancée, à Mme Alexandra Aviérino, mais peut-être seulement pour taquiner May et lui faire mieux apprécier le pouvoir qu'elle exerçait sur lui.

En même temps que plus abordable, Schibli Schemeil est devenu plus confiant. Sa correspondance grossit en proportion de ses admirateurs d'Amérique, d'Espagne, d'Irak, de Palestine, de Syrie et du Liban. Il se montre moins avare de ses photos, il en envoie par dessus les océans à Amin Rihâni et à Gibran Khalil Gibran.

Et pourtant, quel portrait saurait rendre ce sourcil olympien, ce front haut de poète et de savant, la fierté et la puissance de ce regard et l'extrême mobilité de ce visage si expressif qu'on ne pouvait en oublier le charme et l'intérêt.

Shibli Schemeil vient de dépasser la cinquantaine. Il est asthmatique. Et la maladie l'a remodelé. Le cou engoncé dans les épaules, il marche à petite pas lents en traînant les pieds, encombré d'une canne dont il ne se sépare jamais et sur laquelle il s'appuie des deux mains tantôt par devant, tantôt par derrière lorsqu'il est obligé de rester debout dans la crainte de perdre l'équilibre à la première quinte de toux. Et lorsqu'il s'assied, c'est à califourchon, la poitrine au dossier de sa chaise.

Sa plume part plus souvent en guerre, il se laisse tenter par toutes les polémiques. Ce n'est qu'aux pieds de May que le rude homme fait des grâces, envoie des madrigaux. Pour elle qui veut ignorer l'amour, il traduit du français en arabe le délicieux Daphnis et Chloé d'Amyot où règne l'amour le plus naïf.

Ce Shibli déjà vieillissant et valétudinaire continue à se prodiguer à ses malades. Son neveu Marius l'a-t-il envoyé chercher un soir pour son fils malade, Shibli, qui rentre tard dans la nuit, n'hésite pas à repartir sur-le-champ chez son neveu. Et bien lui en prend. L'enfant étant atteint de diphthérie il entraîne le père à l'institut Suarès (situé au rond-point qui porte toujours ce nom) où les riches trouvaient à des prix modiques et les pauvres gratuitement le sérum efficace. Lorsqu'il a fait l'injection salvatrice, il n'a que le temps de rentrer se changer à la maison avant de gagner sa clinique. Le jour vient cependant où il lui est dangereux de monter des escaliers et pourtant l'état de sa bourse exigerait qu'il s'occupât de la garnir. Shibli envoie à sa place des confrères plus jeunes, qu'il protège et encourage, et telle est son aménité envers eux que tous deviennent ses amis.

Cette amitié à base d'admiration plus encore que de reconnaissance le reconforte malgré que l'amertume commence à poindre en Shibli de voir des gens bien inférieurs à lui jouir d'une aisance assurée tandis qu'il porte le souci du lendemain.

En dehors de ces accès de colère, Shibli dispense sa tendresse à toute créature. C'est une sorte de tendresse bouddhique, une tendresse immense, universelle qui le possède, le déchire et l'exalte.

Gare à qui maltraite une plante ou une bête. Il sera lancé par le docteur Scheneil avec une énergie qui ne craint pas le ridicule. A preuve l'article dans lequel il prend à partie le Gouvernorat de Port-Said qui s'apprête à décréter la suppression de tous les chats de la ville.

* * *

Cet amour actif de la nature se reporte en dernier lieu sur le pays où il a vu le jour.

Maintenant que la terre d'Egypte lui a offert les fruits de l'ambition, il revient doucement à la terre qui lui a donné ceux de l'hérédité et qu'il a désertée sans avoir pourtant jamais cessé de la défendre, d'en parler et d'en écrire.

N'était-ce pas pour elle qu'il avait encouru l'exil et la condamnation à mort en s'attaquant à la Turquie du Sultan sanguinaire.

Qu'elle lui apparait donc belle aujourd'hui à travers ses souvenirs et le prisme de sa nostalgie!...

Un été il décide sa femme à aller au Liban pour les vacances. Il lui demande avant toute autre chose de se rendre en pèlerinage à Kafrschima. La maison où il est né n'est pas celle qu'un palmier au milieu de la cour signale de loin au pied du couvent melkite, c'est celle de Roueissi moins grande et moins jolie, où sa mère récompensait chaque leçon bien apprise d'une noix puisée au fond d'un grand coffre antique.

Docile au désir de son mari, Mme. Schemeil s'en alla visiter la maison familiale. Elle ne reconnut pas les descriptions de l'émigré dans ces chambres vétustes aux plafonds bas et enfumés. Elle n'en dit rien cependant, et il lui sembla qu'à son retour elle était devenue plus chère à son époux, d'avoir reçu l'onction de ces lieux.

Ce n'est qu'à la mort d'Abdul Hamid que Shibli Schemeil osa entreprendre de retourner au Liban. Il débarqua à Djounié. Quelques amis intervinrent pour qu'il ne fut pas question des deux sentences qui n'avaient pas été levées.

Pendant toute la durée de ce voyage triomphal Shibli sera l'hôte de la montagne. Il n'y aura pas un hôtelier, pas un cafetier, pas un cocher, pas un mendiant pour accepter de lui la moindre piastre.

Et lui court à Kafrschima, il embrasse la terre, il se penche sur les tombes des êtres chers, essaie de retrouver les morts bien aimés et de se retremper dans l'ambiance familiale. Il porte au fin fond de son cœur le deuil de ses croyances premières. Il éprouve le besoin de s'exprimer, de se défendre, de plaider. Il ne s'agit point de trahison. S'il ne croit plus au Dieu de ses pères c'est qu'il ne le voit pas en toute sincérité et bonne foi, et non pas par haine ou sectarisme.

(*) Le fameux "ya heni" de la poésie arabe.

Il le déclare à tous les évêques qu'il reçoit à sa table et avec lesquels il se lie d'amitié: on ne peut témoigner de ce que l'on ne perçoit pas.

Et du jour où le Docteur Schemeil a senti en lui cette tristesse plénière il cesse tout prosélytisme libre-penseur. Il ne permet plus à personne en sa présence, sous prétexte d'éclairer les esprits, de troubler la foi des coeurs.

— «Laissez, laissez, dit-il un jour à un de ses savants amis en train de prêcher l'évolutionisme à un jeune universitaire, avec ses croyances il sera plus heureux que nous avec notre scepticisme.»

Ces quelques mots révèlent la déception d'un homme qui commence à douter de sa vérité et de l'efficacité sur le plan moral de ses constructions rationalistes.

La preuve de ce revirement de Shibli il faut la voir dans l'éducation religieuse qu'il a permis qu'on donnât aux deux filles de sa femme et spécialement au garçon qu'il aimait au point qu'il l'adopta pour lui transmettre son nom.

Et voilà introduit dans la vie spirituelle de Shibli un élément qu'il est difficile de définir. Ces trois adolescents chérissent le docteur comme un vrai père et ils brûlent de le voir revenir à la pensée chrétienne.

Il s'établit naturellement entre eux une sainte conspiration encouragée par la mère. Et pendant les dernières années de sa vie, Shibli eut ainsi à subir le silencieux assaut de ces âmes ferventes dans la discrète douceur de la vie familiale. Leurs présences, leurs attentions et l'édification qu'il en éprouvait renforçaient sans cesse autour de lui la trame magnétique.

* * *

A son retour du Liban, Shibli n'a rien de plus pressé que de fonder un parti politique en accord avec le parti Jeune Turc, afin d'aider au relèvement du Liban et de la Syrie. Le parti vainqueur d'Abdul Hamid parvenu au pouvoir à la mort de celui-ci voyait se rallier à lui les mécontents de l'ancien régime dont la plupart des arabes sous le joug et parmi ceux-ci, notamment, les chrétiens. Shibli s'enflamme en même temps pour un nouveau projet: la fondation d'un hôpital. Il prêche, multiple les articles, convoque des réunions de notables. Sa célébrité lui vaut l'attention de ses concitoyens mais ne les décide pas à ouvrir leurs bourses.

Un soir, pendant qu'il prononçait un discours, vibrant appel à la charité des riches, il s'affaisse foudroyé par une douleur intense à la poitrine, les mains agrippées à son col, à sa cravate qu'il arrache: L'asthme maladie spasmodique n'a pas manqué d'affecter le coeur.

Le Dr. Edouard Schemeil, son neveu, appelé en hâte, diagnostique la terrible angine de poitrine. On transporte Shibli chez lui, on le soigne, il en réchappe. Mais désormais, il sait en lui «la mort fixée et prochaine dont parle le poète Angellier.

Il s'amende, soudain, recherche le calme et l'ordre. Peut-être devrait-il renoncer au travail? Impossible pour des raisons pécuniaires. Sa prodigue insouciance en est la cause, mais sa rancune en accuse la société dont l'ajustement lui paraît si néfaste.

* * *

1914

La déclaration de guerre surprend le monde civilisé et, pourtant dûment prévenu. Une furieuse indignation déchaîne Shibli Schemeil. Il s'arme de sa plume comme d'une épée. Ses diatribes ont une résonance guerrière. Il attaque l'Allemagne qui a déclenché le conflit. Il attaque les Turcs pour défendre les Arabes.

«Quand les Arabes perdirent le pouvoir au profit de la domination turque, écrit-il, ils avaient eu déjà une civilisation brillante, qui, toutes choses égales, était au premier rang parmi les civilisations contemporaines.

«De nomades qu'ils étaient, les arabes sortis de leurs déserts en conquérants se sont laissés conquérir au point de vue civilisation, par les nations conquises; ils n'ont pas tardé à cultiver leurs sciences, à s'inspirer de leur littérature dans leur langue et à adapter

leurs lois à celle de leur Livre Saint. Au point de vue administratif, ils ont eu en vue la prospérité des pays et le bonheur des peuples conquis, autant que le leur permettaient les préceptes en vigueur dans les systèmes sociaux anciens et contemporains. Tout en travaillant à la fusion des différentes nations, ils ont su élever leur propre langue au plus haut niveau scientifique et philosophique connu de leur temps, l'imposer à leurs sujets et se former ainsi une unité nationale propre».

* * *

«Dans le domaine scientifique, les arabes ne négligent rien pour se mettre au niveau de leurs devanciers. Ils traduisirent presque tous les ouvrages grecs d'une certaine valeur. Personne n'ignore le mouvement qu'ils imprimèrent par leur Al-Chimie, ni la part bien grande qu'ils eurent dans l'Astronomie, dont la nomenclature arabe est en usage jusqu'aujourd'hui dans les différentes langues; et surtout leur part dans les sciences mathématiques, dont l'algèbre, qui est une de leurs créations.

«En fait, de médecine ils traduisirent toutes les oeuvres d'Hippocrate, la traduction arabe passant pour être la plus exacte, comme il est permis de le constater en en comparant certains passages avec la savoureuse traduction française de Littré. Il est vrai qu'à part le livre des Aphorismes, qui forme à lui seul un recueil uni et largement commenté, tout ce qui nous reste d'Hippocrate en arabe est éparpillé dans le texte des livres de médecine, surtout dans le livre monumental du grand Avicenne.

«Doués d'une imagination vive et incapables de satisfaire leurs ambitions aux travaux matériels faite de grandes aptitudes commerciales et industrielles, ils ne voulurent être que maîtres ou savants. C'est ainsi qu'à défaut d'un large développement donné aux sciences positives et pratiques, ils s'adonnèrent à la philosophie et à toutes les sciences abstraites et occultes auxquelles les prédisposaient leur esprit théologique et la tendance verbale qui en découle. Voilà pourquoi ils finirent par se perdre dans les conjectures d'une spéculation creuse et par perdre avec eux la défense de leur pouvoir».

Quand Ernest Haeckel signe «cette lettre mémorable d'un groupe de savants approuvant tout ce que leur gouvernement a déchainé de maux dans cette guerre» Shibli Schemeil lui répond par une lettre ouverte qui est un cinglant pamphlet.

Et à mesure que les événements se déroulent, Shibli Schemeil criera de plus en plus et de toutes manières en prose et en vers son horreur de la boucherie, en arabe, en anglais, en français et sa douleur redoublera lorsque la tragédie atteindra sa patrie d'origine. Il se dresse en justicier, accuse la Turquie de réserver aux Libanais le sort des Arméniens. Les Jeunes Turcs ont repris la politique d'Abdel Hamid envers les minorités religieuses. Le Liban bloqué, isolé, affamé se meurt. On compte déjà plus de 80.000 victimes.

Le docteur Schemeil multiplie ses efforts. A sa voix des comités s'organisent sans retard, pour recueillir des secours et les envoyer par voie sûre. Un appel est lancé aux centres d'émigration libanaise d'Amérique et enfin deux dépêches et une lettre officielle sont adressées à l'ex-Président de la République des Etats-Unis «un des rares hommes ayant gouverné qui sut acquérir les sympathies de tous les amis du Progrès» écrira Shibli. Et encore: D'un coeur meurtri et dans un état d'âme tout de désespoir, désespoir de la dégénérescence de cette civilisation scientifique que la Kultur allemande a cyniquement entachée de tout ce qui fait renaître dans les coeurs les sentiments ataviques les plus sauvages, et confiant en l'homme public que vous êtes, M. le Président, dont la voix autorisée remue les masses, je m'adresse à vous pour faire parvenir ces faits à connaissance du public américain. Que ce grand et généreux peuple intervienne énergiquement pour ouvrir la voie et faire parvenir aux malheureux survivants de cette mort atroce, les vivres

qui abondent autour d'eux ou ceux que les différents comités de secours leur procureront.»

Dans cette ardente supplique il y a la dénonciation de cette civilisation scientifique allemande dont Shibli avait fait naguère si grand cas.

La réponse prudente et triste de Théodore Roosevelt eut sur lui l'effet d'un coup de massue.

En la recevant il était en train de déjeuner, Shibli éclata en sanglots bruyants qui provoquèrent une terrible crise d'asthme et d'angine de poitrine conjuguées. Les avertissements amicaux, les exhortations à la prudence prodigués au docteur Schemeil dans la crainte de voir cette détresse morale se répercuter sur sa santé restèrent sans effet.

Il n'écrivit plus que pour dénoncer les méfaits de cette guerre. Les opuscules se succèdent qu'il met en vente au profit des Libanais martyrs.

Voilà le «Grand Fléau» tragédie en prose arabe aux fins déclare-t-il de flétrir les haines qui pervertissent les esprits et de soutenir l'intérêt de la société en attaquant les institutions perverses qui sont absolument incompatibles avec cet intérêt surtout en un siècle où les nations civilisées doivent se solidariser en vue d'une société et d'une civilisation idéales».

Cette tragédie en cinq actes a été fidèlement traduite en vers français par Marius Schemeil.

On peut mieux juger aujourd'hui de la clarté d'esprit et de la précision de vues dont fit preuve alors Shibli Schemeil, par ce discours qu'il met dans la bouche du Kaiser:

*«Qui de l'âpre Russie espère la conquête,
Est d'avance battu. Même à le châtier
J'ai plus de chance à perdre au jeu de gagner.
Sans compter que du front Ouest je désorganise
Les forces. Cependant, si je ne la maîtrise,
Elle m'attaquera, de même qu'aux Balkans
L'on verra les esprits devenir provocants
Et les Etats se rallier à l'adversaire.
Ainsi j'aurai rendu service à l'Angleterre.
Dont le peuple, à cette heure, est mon pire ennemi.
L'Angleterre, d'ailleurs, est la seule à l'abri
De notre atteinte. Ainsi cette Albion perfide,
Prenant les grands et les petits sous son égide,
S'élève contre nous, de même qu'autrefois
Elle sut entraîner tout le monde à la fois
Contre Napoléon, consacrant à l'abattre,
Durant vingt ans, une énergie opiniâtre
Au risque de sa vie elle arme de son or
Les forces de l'Europe, au Sud, au centre au Nord,*

*Considérant sans prix le temps et la fortune,
Du moment que le temps dans la lutte commune
Peut de même affaiblir ses rivaux à leur tour,
Et que son or, avec le temps, lui fait retour
Cette Angleterre dont le rêve est de me nuire.»*

L'épilogue est prophétique.

«Si aujourd'hui les Allemands sont les plus forts, rien de plus naturel. Ils ne se sont pas jetés dans la mêlée avant d'y être complètement préparés. D'autre part, si les Allemands, quand ils étaient au comble de la force, n'ont pas réussi à réaliser leurs rêves malgré l'impréparation et l'ignorance de leurs adversaires, comment le pourraient-ils après cette lutte, quand leurs forces commencent à diminuer et celles de leurs adversaires à augmenter?»

En concluant il revient encore à la charge:

«Je le répète donc et j'affirme: les succès allemands à cette heure ne servent qu'à prolonger la guerre, mais n'empêcheront pas leur défaite finale.»

Cette prédilection est datée d'août 1915.

* * *

Le matin du 1er Janvier 1917, le docteur s'est éveillé vers les sept heures. Il souhaite la bonne année à sa femme et après l'avoir embrassée se dirige vers la salle de bain. Quelque minutes après elle perçoit un gémissement plaintif, puis un appel étranglé:

«O Allah»

Mme Schemeil se précipite, ouvre la porte. Son mari gît là sans connaissance dans la baignoire à moitié pleine d'eau. A ses cris déchirants les domestiques puis ses enfants accourent.

L'un d'eux mande en toute hâte le docteur Edouard. Hélas! quand celui-ci arrive, il ne peut que constater la mort survenue à la suite d'une nouvelle crise d'angine de poitrine.

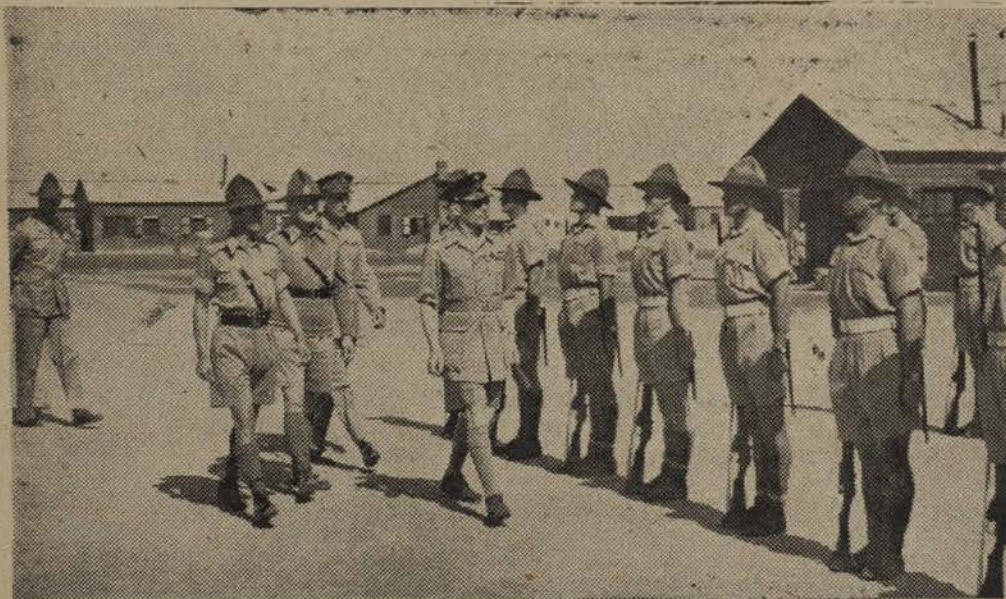
Selon les recommandations du défunt l'inhumation fut retardée jusqu'à ce que «la décomposition commençât derrière l'oreille».

On eut ainsi le temps de lui préparer de somptueuses funérailles. A l'église et au cimetière furent prononcés de nombreux discours.

Et quand tout fut consommé, que la foule se fut dissipée, ceux qui formaient le groupe douloureux des parents et des amis réalisèrent soudain quelle perte venait d'éprouver le Liban et l'Egypte, les Arabes et l'Orient, les riches et les pauvres, et tous ceux qui l'avaient connu, aimé et admiré.

AMY KHER

S. M. GEORGES II EN LYBIE



S.M. le Roi inspectant le camp Néo-Zélandais.

S.M. le Roi des Hellènes Georges II, s'est rendu la semaine dernière au Désert Occidental et a visité les divers points du front devenus historiques

par l'héroïsme des forces britanniques. Sa Majesté s'est rendu aux postes avancés pendant cinq jours, assista à la vie et à l'activité de l'armée. Au

Quartier Général où il passa la nuit, le Roi fut l'hôte du Général Ritchie et du Maréchal de l'Air Conningham. Le Souverain était accompagné du Capitaine Baley, spécialement attaché à son service.

Au cours de cette tournée le Roi visita la Force Aérienne Hellénique qui, depuis plusieurs mois sert au front du désert de l'Ouest. Visiblement ému de se trouver parmi les vaillants aviateurs Hellènes, le Roi Georges est demeuré dans leur camp longtemps et s'est entretenu avec eux, rappelant les idéaux pour lesquels la Grèce poursuit la lutte et exprimant sa joie de les trouver à la première ligne du front.

Sa Majesté qui avait assisté aux vols des aviateurs grecs, a eu la satisfaction d'entendre leurs camarades britanniques s'exprimer en termes très élogieux pour ces icaires hellènes.

Le Roi visita aussi une unité de la Marine Royale Hellénique dans un port près du front et a passé en revue l'équipage. Dans ce même port se trouvaient deux bateaux grecs qui ont réussi à s'évader du port de Benghazi.

Les marins hellènes ont, par de chaleureuses manifestations exprimé leur indéfectible attachement au Souverain

Glorieux Anniversaire

SKRA-DI-LEGEN

Le 21 Mai est un glorieux anniversaire pour l'armée hellénique. En effet les combats de Skra-di-Legen et de Ravine auxquels participèrent l'importantes forces grecques furent les événements importants de la Grande Guerre, sur le front de Macédoine. A cette occasion, nous publions ci-bas quelques extraits du beau récit que le Colonel Bujac fit paraître dans le Journal des Poilus d'Orient, où il met en relief l'importante contribution des armées helléniques à la Victoire Alliée.

En mai 1918, le corps grec se trouve dans le secteur Osin-Loumitza, au bas des derniers gradins du massif dont le faite sert de ligne frontière. Sur ce versant sud les ennemis ont organisé une position de résistance déjà solide par son assiette topographique encore soigneusement équipée. Elle comporte deux lignes: la première en partie doublée, la seconde à environ un kilomètre arrière; aussi des dehors, autour desquels à diverses reprises du 27 juillet au 13 novembre 1917 de rudes empoignades eurent lieu. La rigueur de la saison impose ensuite une longue accalmie jusqu'au glorieux réveil du 17/30 mai 1918.

Skra-di-Legen n'est plus un simple et brutal sondage mais une opération offensive du meilleur style minutieusement préparée avec le concours du 1er groupe. Son but: acquérir une base quelque peu avantageuse de laquelle serait déclenché, l'heure venue l'assaut de la position principale de l'ennemi.

L'affaire décidée, toutes les mesures sont prises pour lui procurer dans les limites du possible, le bénéfice de la surprise. L'infanterie, en la nuit du 28-29 mai gagne ses emplacements; ce jour à 17 kilomètres les divisionnaires reçoivent l'ordre (N.5/3) du groupe fixant l'attaque au lendemain 4h. 55. Les bataillons, vers 2 heures occupent les tranchées de départ. Les batteries lourdes ouvriront ce 29 un feu violent sur les ouvrages de la deuxième ligne; à 10 heures et à 16 heures pause de 30 minutes; reconnaissance par avions; arrêt 19h.30. Ce même temps les batteries de campagne et de montagne régleront leur tir de barrage (trois minutes, douze coups par batterie) puis passeront aux salves de harcèlement et de destruction. Les rafales des compagnies françaises de mitrailleuses, balayeront ravins, pistes et boyaux de manière à interdire à l'adversaire, de circuler, de renforcer ses postes.

Les bataillons magnifiquement se ruent à l'assaut. Je distinguerai cinq colonnes. A droite (attaque secondaire) les 8e. et 7e. régiments de la division de Crète. Au centre (attaque principale), le 6e. régiment de l'Archipel, le premier régiment de la division de Serres et le 5e. régiment de l'Archipel; derrière lui, appui immédiat; le premier régiment de marche d'Afrique détaché de la 156e. division et plus en recul si besoin était, le 45e. régiment de la 1221e. division sur le front de laquelle simple démonstration par le feu

Un peu avant 7 heures les vagues submergent le terrain...

* * *

Le général Guillaumat ne manquera pas de rehausser par un ordre (N. 71) l'éclat de la glorieuse journée: «Le général commandant en chef des Armées alliées d'Orient adresse ses félicitations au premier groupement de divisions qui, sous le commandement du général Gérôme vient de remporter un éclatant succès en enlevant de haute lutte les puissantes organisations défensives de Skra-di-Legen. Grâce à sa magnifique bravoure et à son entrain superbe, l'infanterie hellénique en liaison intime avec une artillerie et une aviation qui ont su remplir toutes leurs missions malgré un ciel inclement, a triomphé de tous les obstacles accumulés sur un terrain des plus difficiles, et s'est brillamment emparée des positions ennemies sur un front de 12 kilomètres, faisant plus de 1.700 prisonniers et capturant un important matériel.

«Par leur dévouement inlassable à une tâche souvent ingrate, les services, particulièrement de l'artillerie, ont réussi à assurer en temps utile, dans un terrain presque dépourvu de voies de communication, le transport du matériel de toute nature, les ravitaillements, les évacuations, ont su donner satisfaction à tous les besoins des combattants.

«Le général commandant en chef adresse à tous, chefs et soldats, ses remerciements pour le beau succès qui scelle une fois de plus la fraternité d'armes de nos troupes et constitue un heureux présage des victoires futures.

Il adresse en même temps ses remerciements et ses félicitations aux armées britanniques et serbes pour le concours qu'elles ont prêté à cette opération en agissant elles mêmes avec vigueur sur le front adverse, pour fixer l'ennemi et détourner son attention. Comme toujours l'aviation britanni-

que s'est dépensée sans compter et obtenu de brillants résultats».

* * *

Le général Guillaumat ajoutera plus tard: «Le résultat fut bien tel que je l'avais prévu et, l'armée grecque donna tout ce que l'on attendait d'elle parce qu'elle avait su s'instruire. J'insiste sur ce point car c'est ce dont je suis le plus reconnaissant. Si cette armée a réalisé mes espérances, c'est que depuis les généraux jusqu'aux plus simples soldats, tous se sont pliés à l'instruction nécessaire, et ont montré, en un mot qu'à la vaillance bien connue des Grecs, ils savaient désormais allier la discipline et la méthode qui sont les conditions de la victoire.

«J'ai vu ces troupes grecques monter à l'assaut et tout ce que je puis vous en dire de mieux, c'est que j'ai éprouvé la même émotion et la même satisfaction que le 20 Août 1917 lorsque je vis nos divisions monter à l'assaut du Mort-Homme et de la côte 304.

«C'était le même courage avec un peu plus d'agilité grâce aux vertus incontestables de ces montagnards grecs dont l'endurance et la sobriété sont connues de tous. C'était en même temps cette discipline si vive du soldat qui suit les tirs de barrage, qui ne se laisse pas emporter par son ardeur, qui sait obéir lorsqu'il faut s'arrêter, comme lorsqu'il faut marcher de l'avant.

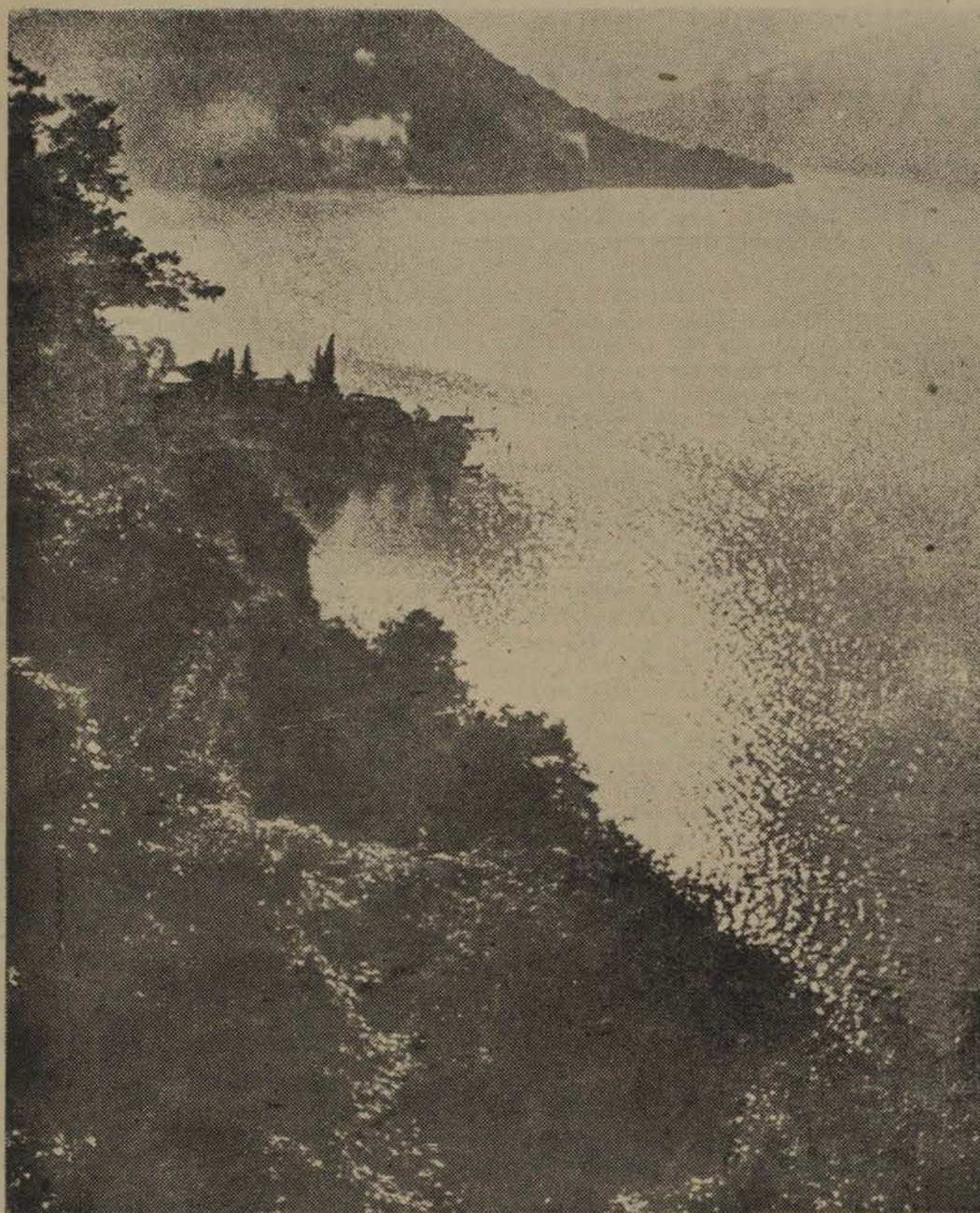
«Enfin, j'ai gardé un souvenir reconnaissant de ces belles troupes qui acceptent sans murmurer les pertes subies et dont les blessés ont le même bon moral, le même sentiment du devoir accompli que nous constatons ici, dans nos hôpitaux; aussi suis-je heureux d'apporter à l'armée grecque l'expression de mon entière confiance».

(COLONEL BUJAC)

POÈME

*Nous ne nous connaissons que par nos regards...
Un long secret brûle nos silences
Et nos voix pesantes de nuit...
Nos voix qui cherchent encore
La clé mystérieuse des mots
Par qui tout sera si simple et si vrai
Si bien à la place marquée par le Destin
Qu' alors il n'y aura plus rien à redire
Plus rien à ajouter aux rêves que nous rêvons
Où une à une muriront les promesses
De la ferveur de nos regards...*

IVO BARBITCH



Une vue de l'île de Corfou perle de la mer Ionienne.

Un grand anniversaire Greco-Britannique

L'UNION DES ILES IONIENNES A LA GRÈCE

21 MAI 1864

Trois quarts de siècle se sont écoulés depuis le jour où sur les forts des Iles Ioniennes fut hissé le drapeau blanc et bleu. Aucun n'est plus en vie des heureux qui contemplèrent les yeux mouillés de larmes, ce magnifique spectacle; mais son souvenir vit et vivra toujours dans notre âme. Je me souviens de mon grand père me montrant avec orgueil le drapeau grec qui avait flotté sur notre maison à Zante le jour de l'Union, le drapeau qu'il gardait comme une sainte relique et qu'il arborait chaque 21 mai. Il nous racontait les luttes des Radicaux pour obtenir l'union et la joie qu'il éprouva le jour où il vit le jeune roi Georges, symbole de l'union de

l'Heptanèse à la mère Grèce, poser le pied sur notre île.

Pendant tout un demi-siècle, les Heptanésiens ont lutté pour réaliser leur rêve. Ce n'est pas que la vie fût mauvaise sous l'administration britannique. Au contraire leur situation était enviable à tous les égards. Justice, ordre, sécurité, aisance économique, tous les avantages de la civilisation et de la prospérité qui distinguent un pays comme l'Angleterre, avaient fait des Iles Ioniennes un modèle de pays bien administré. Mais les Septinsulaires préféraient la mère indigente à la riche belle-mère quelque bonne et utile qu'elle fût pour eux.

* * *

Les Iles Ioniennes présentent un phénomène étrange et admirable. Elles ont passé presque sept siècles sous des conquérants occidentaux. Divers aventuriers furent leur souverains. Il y eut ensuite les Vénitiens qui y règnèrent en maîtres et finalement l'Angleterre. Pourtant les Heptanésiens ont non seulement conservé très vif leur caractère national, mais ils ont cultivé encore la langue néo-grecque au point qu'aux Iles Ioniennes commença la floraison de notre littérature d'aujourd'hui, avec en tête notre poète national. Les efforts des Vénitiens pour dénationaliser les Heptanésiens n'ont pas réussi. Les Heptanésiens au contraire réussirent à helléniser les familles franques qui vinrent s'établir dans nos îles.

Les Septinsulaires estimaient et admiraient les Anglais; ils comprenaient que sous leur protectorat les îles prospéraient au point de vue économique; ils savaient, comme l'écrit dans une de ses poésies le poète zantiote Ugo Foscolo, que les navires anglais apportaient de l'or aux Sept Iles». Ils savaient que sous le gouvernement hellénique ils ne pouvaient pas avoir tout ce qu'ils avaient sous la protection, riche et civilisée de la Grande Bretagne. Mais le peuple heptanésien répondait avec son poète Valaoritis:

*Ouvre, notre douce mère, ton cœur
[impérissable
et étreins dans tes bras tes enfants
[malheureux...
Nous voulons ton indigence, nous vou-
[lons souffrir
avec toi le malheur, la condamnation
[éternelle...*

L'Angleterre tenait à ces îles pour des raisons stratégiques. Par conséquent elle s'opposa longtemps à toute manifestation des Heptanésiens que ne cessaient de demander leur union à la Grèce. Mais lorsque les Radicaux osèrent soumettre à la Chambre Ionienne une motion sur l'Union et organiser des manifestations dans toutes les îles le gouvernement anglais envoya Gladstone pour étudier la situation sur place et donner son avis sur ce qui devait être fait. Le philhellène Gladstone se trouva devant un patriotisme si ardent qu'aucun Heptanésien ne voulut écouter ni discuter les réformes politiques qu'il proposait. Partout il entendait la même réponse: «Vive l'Union!». Et pourtant si les Heptanésiens acceptaient les réformes politiques et fiscales que Gladstone leur offrait, leurs îles auraient-acquis une prospérité économique enviable. Mais les Heptanésiens bouchèrent leurs oreilles à la voix de la Sirène qui leur offrait des profits matériels et Gladstone, rentré à Londres, montra aux milieux compétents, avec la loyauté qui distingue le chavaleresque peuple anglais, la nécessité de réaliser enfin le rêve des Septinsulaires.

* * *

Pendant que cette idée mûrissait dans les milieux gouvernementaux de

l'Angleterre, Othon était détrôné en Grèce. Alors le gouvernement britannique songea à combiner les deux événements et à donner une heureuse solution à la question en faisant don des perles de la mer Ionienne à la nouvelle dynastie hellénique. En mars 1863 aux grandioses cérémonies qui eurent lieu à Londres à l'occasion du mariage du prince de Galles Edouard avec la très belle princesse Alexandra, fille du prince héritier du Danemark Christian, il y avait parmi les personnalités officielles le jeune frère de la princesse, le prince Guillaume Georges du Danemark. Le ministre des affaires étrangères lord Russell fit la connaissance du jeune prince et fut charmé par son esprit et sa gravité. Un soir donc, à une réception qui eut lieu au palais Russell s'approcha du père du jeune prince et lui demanda à brûle pourpoint:

— Que diriez-vous si je proposais à votre fils cadet de monter sur le trône de Grèce?». L'héritier de la couronne danoise répondit avec calme: — Il est ici, vous n'avez qu'à le lui demander». Le prince Guillaume Georges ne fut pas démonté par l'offre imprévue d'une couronne et il n'hésita pas à répondre au ministre britannique qu'il acceptait.

L'Angleterre était pressée de donner à la Grèce un roi qui écouterait ses conseils en politique extérieure, car elle craignait que l'interègne en Grèce ne provoquât des complications; déjà divers patriotes exaltés cherchaient à exciter, au moyen des journaux le peuple contre la Turquie, alors que l'Angleterre voulait amener un rapprochement entre la Grèce et l'Empire turc. Le premier ministre Palmerston fit part de ces appréhensions au représentant de la Grèce à Londres Charilaos Tricoupis. Les archives inédites de Tricoupis nous apprennent que Palmerston le manda et lui dit: «Après le détronement d'Othon dont la politique extérieure déplaisait à l'Angleterre, le moment était propice pour donner une solution à la question des Iles Ioniennes en connexion avec la nouvelle dynastie.» Palmerston déclara formellement au représentant hellène que l'Angleterre était disposée à céder à la Grèce les Iles Ioniennes excepté Corfou qu'elle voulait garder par crainte que quelque autre grande puissance ne l'occupait plus tard. Alors commença une lutte diplomatique pour que Corfou aussi fut cédée avec les autres Iles Ioniennes à la Grèce. Tricoupis gagna la partie et le 10 décembre 1862 lord Russell l'informa officiellement que «l'Angleterre avait décidé de renoncer au protectorat de toutes les Iles Ioniennes dès qu'une royauté serait instaurée en Grèce, capable de garantir l'application des principes inscrits par le Gouvernement Provisoire de Grèce dans son programme du 11 Octobre», c'est-à-dire de maintenir le régime monarchique constitutionnel. Aussitôt le gouvernement britannique envoya à Athènes Henry Elliot comme envoyé

extraordinaire, afin de donner aux Grecs des assurances sur les sentiments philhelléniques du gouvernement anglais et sur la résolution de la Reine Victoria de céder les Iles Ioniennes.

* * *

L'acceptation de la Couronne de Grèce par le prince danois facilita la solution et le 6 Août 1863 le Haut Commissaire anglais à Corfou Storcks informa le président du Sénat Ionien: «Sa Majesté a déclaré qu'elle est prête à consentir à l'union des Iles Ioniennes à la Grèce; dans ce but et afin de consulter de manière plus positive et plus officielle le désir des habitants de ces Iles elle a daigné dissoudre le Parlement existant et faire proclamer des élections portant sur cette question».

Les élections eurent lieu le 21 et 22 septembre 1863 avec pour mot d'ordre «Union sans condition» Et la Chambre élue s'étant réunie le 21 septembre vota la résolution suivante:

La Chambre de l'Heptanèse, élue sur l'invitation de la Puissance protectrice et s'étant réunie pour se prononcer définitivement sur l'établissement national du peuple Ionien, exprimant fidèlement son vœu ardent et sa volonté constante et conformément aux vœux antérieurs ainsi qu'aux proclamations des libres Chambres Ioniennes

VOTE

Les Iles de Corfou, Céphallénie, Zante, Leucade, Ithaque, Cythère, Patos et leur dépendances s'unissent au Royaume de Grèce afin d'en constituer partie intégrante en un Etat unique et indivisible sous le sceptre constitutionnel de S.M. le Roi des Hellènes Georges Ier et de ses successeurs.

Le traité entre l'Angleterre et la Grèce fut signé à Londres et le 24 mars 1864 Théodore Délyannis, ministre des affaires étrangères, annonça à la Chambre sa signature.

La fête nationale du 25 mars fut célébrée cette année-là avec un enthousiasme extraordinaire dans toute la Grèce et surtout aux Iles Ioniennes. Le roi Georges nomma Thrasybule Zaimis envoyé extraordinaire avec mandat de se rendre à Corfou pour régler d'accord avec le lord Haut Commissaire le mode de remise des Iles Ioniennes au gouvernement hellénique ainsi que celui du débarquement des troupes grecques pour en prendre possession».

Le 16 mai un protocole fut signé à Corfou entre Zaimis et le Haut Commissaire anglais, spécifiant que le 21 mai les autorités civiles anglaises ainsi que les troupes anglaises abandonneraient les Iles. Tous les détails furent réglés et il ne restait plus que la réalisation du rêve du peuple héptanésien.

Les navires de guerre grecs qui transportaient les troupes grecques se trouvaient dans le port de Corfou. Si petits qu'ils fussent devant les colosses anglais, les Corfiotes les contemplaient avec orgueil, parce qu'à leurs

yeux ils prenaient des dimensions fantastiques. Le matin du 21 mai le Haut Commissaire britannique ayant près de lui Zaimis reçut au Palais les Corfiotes qui allèrent le saluer. Tous étaient émus. Bien plus touchante encore était la cérémonie qui se déroulait à la même heure — 11 heures du matin — à la Citadelle. Le général anglais amena lui-même devant les troupes anglaises qui présentaient les armes, le drapeau britannique et il hissa à sa place le drapeau grec pendant que les canons du fort et des navires anglais et grecs saluaient.

Lorsque les troupes anglaises descendirent de la citadelle et arrivèrent devant le Palais, le Haut Commissaire descendit aussi et le cortège se dirigea vers le débarcadère. Cette scène émouvante est décrite par l'historien contemporain de l'Heptanèse, Chiotis:

Le «Haut Commissaire accompagné d'une foule immense descendit dans le fossé de la citadelle où il fut reçu par une garde d'honneur anglaise et grecque qui présentait les armes. Les vivats, les embrassements, les acclamations répandaient l'émotion chez tous. Des fleurs, des bonbons tombaient en pluie sur les Anglais qui s'embarquaient et les larmes coulaient des Corfiotes et des Anglais qui se disaient adieux. Mais l'émotion fut à son comble lorsque le général anglais Carter arriva tenant le drapeau britannique, suivi de la garnison anglaise et précédé de la musique. La foule des Corfiotes embrassait les soldats, leur souhaitait bon voyage. Lorsque le Haut Commissaire monta à bord du vaisseau de guerre anglais «Marlborough» le pavillon officiel fut hissé pendant que le fort, désormais grec, saluait de 21 coups de canon. Immédiatement après le pavillon grec fut aussi arboré au mât du vaisseau-amiral anglais salué de 21 coups de canon par la flotte anglaise».

* * *

Pendant que la flotte anglaise s'éloignait de Corfou pour toujours, les troupes grecques qui venaient de débarquer sous le commandement du général Pissas, entraient dans la Forteresse. Le général, le représentant du gouvernement Zaimis et les autres officiels se rendirent à l'église de Saint-Spyridion où une Doxologie fut chantée. Le soir, Corfou désormais grecque, étincelait d'illuminations et retentissait de joyeuses fanfares. Des cérémonies analogues eurent lieu dans les autres Iles. Exceptionnellement brillante fut celle de Zante. Le peuple, ayant à sa tête Constantin Lombardos, le grand artisan de l'union fêta avec enthousiasme le retour à la mère patrie.

Pendant ce temps, le vaisseau amiral anglais s'était dirigé vers Catacolon. Là sur la côte péloponésienne en face des Iles attendait le Roi de Grèce, à bord d'un navire de guerre grec, qu'escortaient des vaisseaux des trois Puissances protectrices. Le Haut commissaire britannique Storcks se présenta au Roi et d'une geste chevaleres-

que bien anglais, lui remit le dernier drapeau Ionien qui avait été descendu de la forteresse de Corfou. Puis, pendant que le «Malborough» prenait le chemin de Malte, le navire grec portant le Souverain partit pour Corfou où il arriva le 25 mai. Sur les vaisseaux étrangers qui lui faisaient escorte s'étaient embarqués les ministres des Puissances protectrices.

Ce lundi de mai s'éveilla sous un soleil radieux. Tous les Corfiotes s'étaient de bon matin rassemblés sur les Mouraya — la rue marine — et les places pour assister au débarquement du Roi. Des musiques parcouraient les rues et jouaient des marches patriotiques. Tous les visages rayonnaient de bonheur, de la joie de l'idéal accompli. Partout le drapeau national mêlait son azur à l'azur du ciel.

Tout à coup le canon retentit. Le Castro — le fort — et les vaisseaux de guerre annonçaient que le roi entraînait dans une chaloupe à vapeur pour débarquer à Corfou. Les salves d'artillerie, les accents des musiques, les acclamations de la foule en délire s'unissaient en un étrange concert. Svelte et riant, le jeune Roi sauta lestement sur le quai où le sous-préfet, suivant la vieille coutume, lui remit les clefs de la ville. Puis le cortège se mit en marche. En tête les drapeaux et les bannières des associations. Suivaient les équipages du Roi et des ministres

des Puissances. Des fenêtres pleuvaient les fleurs et les dragées. Sur la place de la Panagia des Etrangers, le Roi descendit de voiture; les ministres l'imitèrent et tous se rendirent à pied à l'église de Saint-Spyridon. A la porte attendait le vieil évêque Athanase, un des protagonistes de l'union. Retenant avec peine des larmes de joie, il salua le Roi «symbole du rétablissement national.»

De l'église le Roi alla au Palais — l'ancienne imposante résidence du Haut commissaire britannique — et reçut les personnalités officielles pendant que la foule qui se pressait sur l'immense place ne cessait d'acclamer. Quand il parut au balcon ce fut un vrai délire. La nuit il y eut retraite aux flambeaux et feux d'artifice qui avaient été commandés en Italie. Ravi, le jeune Roi descendit seul dans les rues et se mêla, sans être reconnu, à la foule en liesse. Les jours suivants il visita les villages et les beaux sites de l'île. Depuis lors il prit Corfou en affection et il y revenait souvent pour se délasser des fatigues de sa charge.

Dans les autres îles la réception ne fut pas moins cordiale. A l'île de Céphallénie, berceau du radicalisme, se montra particulièrement exubérante. Mais nulle part l'enthousiasme n'éclata comme à Zante, l'île des poètes, des fleurs et des nobles transports.

Partout des drapeaux et des fleurs, des arcs de triomphe et des bannières, des musiques et des chansons. Dans l'église de Saint Denis, où il alla pour adorer les reliques du patron de l'île et assister à la Doxologie, le Roi fut reçu par un autre vieux lutteur de l'union l'évêque Nicolas Cokkinos qui le harangua avec émotion. Le soir du jour où il devait partir une charmante surprise attendait le souverain. Une nuée de barques entourèrent le vaisseau royal, illuminées de feux de Bengale, chargées de dames et de jeunes filles des plus nobles familles de l'île que conduisait le compositeur Paul Carrer, l'auteur de «Marco Botzaris». Quand le Roi parut sur le pont les dames commencèrent à chanter en chœur de beaux chants. Ravi, le Roi les fit monter sur son navire, leur offrit des gâteaux et du champagne. Et pour la première fois fut alors exécuté l'hymne royal composé par le zanthien Doménéghinis.

Quand à minuit le vaisseau se mit en marche, on vit le Roi, debout sur le pont. Il saluait de son mouchoir, profondément ému de cette apothéose, où le peuple de Zante avait su combiner dans son âme enthousiaste deux heureux événements: l'union de l'Héptanèse et l'instauration de la dynastie.

COSTAS KEROFILAS



Les glorieux drapeaux des marines Royales Hellenique et Britannique fraternisent le jour de la prestation du serment par les nouvelles recrues hellènes.



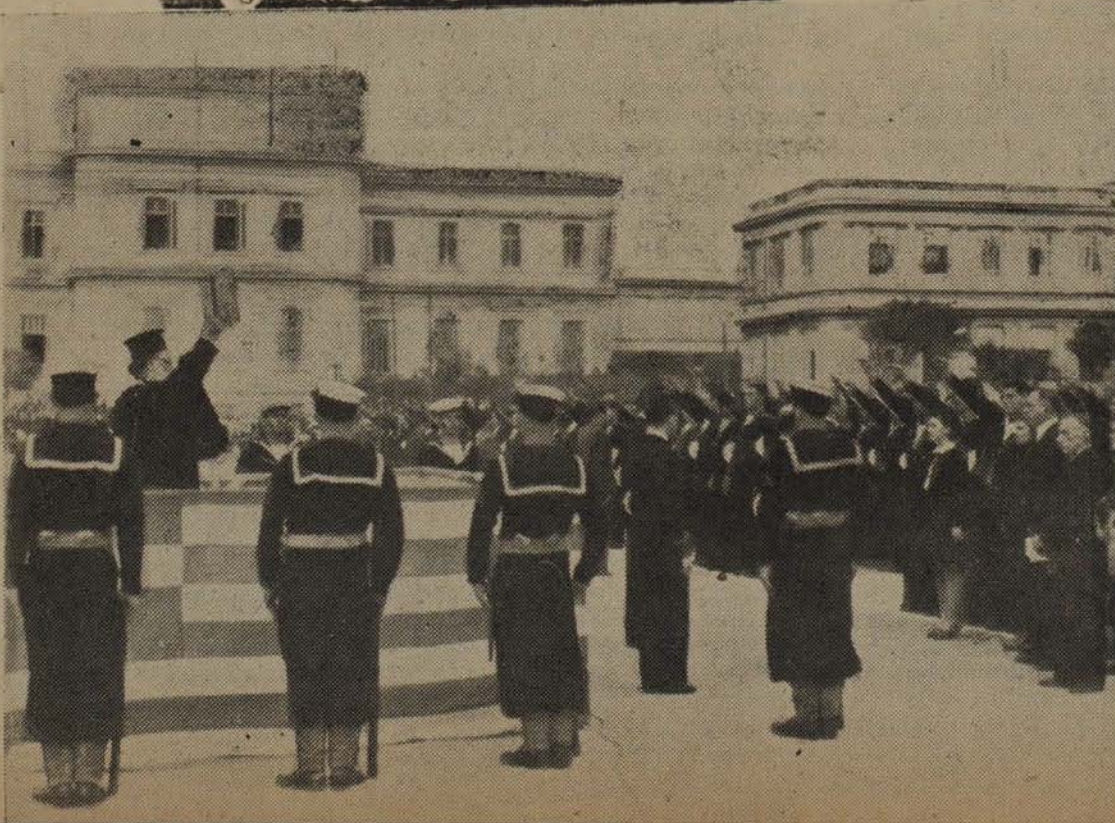
Recrues défilant après le serment.

Il y a quelques jours, 500 nouvelles recrues de la Marine Royale Hellénique prêtaient serment de fidélité à la couronne et à leur pays.

Après la cérémonie patriotique qui eut lieu au Stade des Ecoles Grecques d'Alexandrie, à Chatby, l'amiral Sakellariou s'adressa dans un discours inspiré, aux recrues et à la foule venue par milliers, assister à cette manifestation du redressement militaire Hellénique.



L'Amiral Sakellariou, Commandant de la flotte baise la main de Sa Béatitude Mgr. Christophoros Patriarche d'Alexandrie et de toute Afrique.



HAUTES DISTINCTIONS

En reconnaissance des services rendus à la cause alliée S.M. le Roi George VI vient de conférer à l'Amiral Alexandre Sakellariou la K.C.B. et à l'amiral E. Cavvadias, le K.B.E. Ces hautes distinctions que S.M. Britannique vient de conférer prouvent l'estime et l'admiration dont est entourée l'héroïque flotte hellénique et les services immenses qu'elle rend journellement à la cause alliée.

La cérémonie de la prestation du Serment.

LETTRE DE MON GOURBI

On m'a passé l'ouvrage d'Ahmed Rassim qui vient de paraître aux *Editions de la Semaine Egyptienne* sous le titre distinctif :

«LE PETIT LIBRAIRE OUSTAZ ALI»

De retour à mon gourbi, à la lueur fumeuse d'une chandelle j'ai avidement dévoré les 59 feuillets de cet opuscule où l'on rencontre comme l'indéracinable nostalgie d'un passé regretté, qui ne peut être oublié, qui ne revient pas, sorte de rancoeur plutôt entretenue que provoquée par l'égoïsme et la petitesse ambiante...

On retrouve chez Oustaz ce fonds d'amertume qui caractérise les grandes douleurs cachées.

Se dépeignant lui-même Oustaz signale ses défauts reconnaît amèrement ses qualités; mais «il était l'homme sur lequel s'était posé la main de l'ombre!»

Il fut trop honnête et manqua une fois dans sa vie du cynisme obligé et de l'orgueil constant qui font la notoriété des Hommes...

Peut-être même n'était-il pas assez en teint ni de haute prestance...

Et pourtant, dit-il, «j'ai toujours étendu mes jambes au delà de ma couverture...» modeste (voilà son défaut premier, et reconnaissant (tel est son crime second), «il n'a jamais jeté des pierres dans le puits où il a bu»... contrairement aux autres hommes!

Oustaz avait un ami probe, honnête, doux et accueillant, «homme d'affaires patient capable de creuser un puits avec une aiguille», c'est pourquoi il l'aimait et Oustaz chanta magnifiquement l'ordonnance artistique de l'épicerie de son ami, car Oustaz est si près de la Nature qu'il sent l'amour infini qui s'en dégage, l'équilibre qui en fait l'Harmonie, l'Harmonie n'étant au fait que la grande Loi de l'Amour Universel qui régit les Mondes, les Etres et les choses, que les Hommes dénomment outrageusement la Loi d'Attraction, l'Ordre Mathématique!...

— Pouah, la vilaine expression!

Mais l'épicier, son ami, fut dupé par un coquin, cela le conduisit au banc d'infamie.

Pour le défendre, Oustaz fit appel à la logique, à la raison, au bon sens; mais ce qui est juste et raisonnable en soi n'étant pas généralement la Loi des Hommes, sa peine fut vaine, il perdit la cause.

Par la faute des Hommes Oustaz fut donc séparé de son unique ami, ce qui est un crime devant Dieu, pourtant les Hommes n'en ont cure!

Rentré chez lui le petit libraire confia au papier ce qu'il n'osait plus dire: son chant d'amour infini, et aussi, d'ironiques observations sur la manière d'être des humains...

Oustaz est un sage, il nous parlera donc dans ses confidences de tout ce qui remplit les sentiments humains avec modération et sagesse. Ainsi:

«Ali n'aime pas la pulpe de la pêche et il déteste les fruits qui sentent la rose ambrée.

«Car Ali est pauvre et souffre de l'estomac:

«Il ne mangera plus de viande de veau aux fêtes à l'heure où le soleil se couche sur la nuée.»

D'ailleurs ne sommes-nous pas en guerre? Et chacun sait qu'en temps de guerre les restrictions doivent être logiquement plus dures au pauvre qu'au riche!

Au hasard, écoutons encore Oustaz en sa sagesse.

«...Mais garde-toi de l'homme envers qui tu as été un jour généreux; et souviens-toi des paroles du sage:

«Nous n'avons fait de bien à personne, d'où nous vient donc tout ce mal?»

«Ceux dont les visages rougissaient de honte sont morts!» car la honte n'est plus de ce monde.

«Occupe le chien avec un os.

«Et n'oublie pas que le chien ne mord jamais l'oreille de son frère.»

mais pouvant toujours en juste retour mordre qui lui donna l'os à ronger, prends-y bien garde, mon frère!

Chez le marchand de muse Oustaz disait:

Des médissants dangereux: «Contre la vipère nous

primes des précautions, «mais nul ne songea à l'existence du scorpion.» et pourtant Oustaz connaissait l'existence du scorpion d'où pouvait venir tout le mal; or, Oustaz était profondément bon sinon il n'eut jamais si bien compris la nature et son excrément: l'Humanité; mais Oustaz feignait d'ignorer l'existence du scorpion.

De la valeur: «Un fossé ne se remplit pas de rosée, les meilleurs étant évidemment le plus petit nombre!

De l'hypocrisie: «On dit au loup: Pourquoi suis-tu ces agneaux? «il répondit: La poussière qu'ils soulèvent est bonne pour mes pauvres yeux».

Et encore:

«Ils ont forniqué avec elle mais elle resta silencieuse et pour un reproche elle poussa des cris et prit un air blessé». Combien d'hommes sont semblables à cette femme-là!

Du jugement des hommes: «On dit au juge: Un chien a pissé sur le mur. «Il dit: Il faut abattre ce mur-là»

«Mais on dit encore: C'est celui qui nous sépare de vous.» Et lui de répondre: «Un peu d'eau, certes, le purifiera.»

De l'idéal: «Nus et tremblants, au lieu de dîner, ils se sont achetés un peu de jasmin.»

De la haine: «Si le corbeau te sert de guide il te mènera vers des cadavres de chiens», même si tu cherches à abuser, la clémence divine: Dieu seul ne saurait être dupé!

De l'orgueil: «On demande au mulet: qui est ton père? Il répond: «Le cheval est mon oncle.»

De la fatalité: «Quant au destin aveugle, il donne des noix à l'édenté et des boucles d'oreilles à l'essorillé.»

...et Oustaz ajoute:

«Un tact inné m'empêche de rentrer avec le troupeau d'ânes que je mène, chez ceux qui, un jour, ont été accueillants pour moi.»

... Il ne bat pas les femmes et ne s'échapperait pas non plus après les avoir battues... il est par surcroît fraternel aux pauvres bougres.

Autant de vertus particulières, autant de défauts sociaux que réprouvent en leur manque total de conscience les positivistes modernes.

Oustaz est d'une autre époque, aussi la Fortune l'a fui sa vie durant...

De la reconnaissance: «N'ordonne pas qu'on abatte un arbre qui te donne de l'ombre.» Voilà un conseil pratique car nul ne sait ce qui l'attend demain!

De la sagesse: «Un conseil donné publiquement est une insulte.» Evidemment qui conseille en public semble vouloir marquer une quelconque supériorité sur son interlocuteur et obligatoirement de ce fait il vexera le conseillé fut ce dernier un sot qui court la rue le nez au vent et crevant de superbe!...

De la fatuité: «Qui admira sa propre voix l'élève, et qui admire son propre derrière le découvre.»

De la suffisance: «Après avoir passé la nuit sur une branche, le moustique dit à l'arbre: — Prends garde, je vais m'envoler.

De l'atavisme: «L'impuissant se glorifie du phalle de son père.» Et Oustaz achève par un principe de vertu sociale: «Pendant que l'âne pète, l'oiseau gazouille.»

Mais où est le rire dans tant de mûrifié philosophique, dans ces fines observations proverbiales qui fusent et déferlent comme un feu nourri de mousqueterie?...

Et la splendeur des épisodes poétiques ne saurait cacher aux yeux des moins avertis la nostalgie du Beau, l'élévation des pensées émises! Car, Oustaz jugeant les hommes du haut de sa simplicité native, les voit minuscules, et prévoit automatiquement et comme malgré lui les gestes bornés, conçoit par avance les réactions produites par leurs actions inconsidérées et, ayant pitié, n'a pas tellement envie de rire ou de plaisanter sur leurs faiblesses.

Il pèse comme Goha avec son bon sens et établit des formules immuables comme la Vérité.

Tous les Oustaz du Monde, qu'ils soient Ali, Mohamed ou Moustapha, vivent la vie des monts et ne sauraient barboter dans la fange du torrent boueux qui déferle dans le val, et c'est pourquoi les gens d'en bas sourient en les voyant gauches et timides, souvent distraits, toujours un sourire indulgent aux commisures des lèvres.

D'autres Oustaz ont affirmé dans le temps: «les chiens aboient alors que la caravane passait!...»

Et je conclurai avec mon grand oncle OUSTAZ par la remarquable leçon d'équilibre du «Donné au Rendu» qu'il voulut bien nous léguer dans la splendide apostrophe:

«Impureté pour impureté, chie sur qui t'emmerde!»

Et ceci est la dernière lettre de ZEITOUN neveu d'OUSTAZ le magnifique, petit libraire par surcroît.

PIERRE MORÈRE

Nouvelle Néo-Grecque

LES MICROBES

par A. C. TRAVLANTONIS

(Suite du numéro 13-14)

— Mais parles-tu sérieusement? demanda le médecin militaire en entendant le nouveau prétexte de la phléisie de Barba Vassili.

— Laisse-moi te dire. Tu connais ma grande amitié et le souci que j'ai de ta réputation. Je ne puis pas te donner l'assurance formelle que le vieillard est phléisique, mais je sais qu'il a eu de tout temps une toux suspecte et qu'il y a quelques années, alors qu'il avait dû s'aliter, je m'étais aperçu de quelques craquements au sommet droit.

— Soit, dit le médecin militaire, qu'il vienne demain et s'il était vraiment phléisique, le fils se trouverait exempté de plein droit. A-t-il un frère plus grand?

— Non, non, cela, je te le certifie sur mon honneur et sur l'amitié qui nous lie.

— D'ailleurs, ajouta le médecin militaire, il sera facile de le vérifier par le registre d'immatriculation.

Le docteur-coumbaros se hâta d'aller porter la bonne nouvelle et donner des instructions sur la façon dont Barba Vassili devait se présenter. Cette fois, en présence d'Arthur, il serra à plusieurs reprises la main de Paraskevoula, qui, de son côté, s'occupait maintenant de lui avec plus de courage.

Le lendemain, se conformant aux indications qui lui avaient été données, le malheureux vieillard revêtit ses vêtements les plus usés, jeûna, fuma le plus qu'il pût pour provoquer une toux plus fréquente et plus forte, se rendit à Spartero à pied en se hâtant pour être essoufflé.

Le coumbaros le présenta en cet état un médecin militaire et le pria de l'examiner avec beaucoup de soin parce que de cet examen dépendait la réalisation de ses rêves coupables.

Le médecin militaire prit en main l'infortuné vieillard, le soumit à toutes les questions ennuyeuses, l'auscultait, le fit tousser, le mesura, etc., toutes choses habituelles aux médecins qui veulent se rendre compte de l'existence de la phléisie.

— Je te dirai, confessa-t-il ensuite à son confrère, que je trouve quelques symptômes suspects, mais je ne puis pas me convaincre qu'il s'agisse de tuberculose. En tout état de cause, pour mettre ma responsabilité à couvert, un examen microscopique des crachats s'impose et si on y trouvait des microbes de Koch, même en petit nombre, je n'aurais aucune difficulté à proposer l'exemption du fils.

«Diable! pensa le docteur-coumbaros, ce serait drôle si ce sale vieillard était vraiment phléisique! Et moi qui les fréquente de si près.»

* * *

— Et alors, demanda le lendemain dame Vassilai-

na, quelles nouvelles, mon cher coumbaros? bonnes ou mauvaises?

— Et bonnes et mauvaises, ma chère coumbara.

— Qu'à dit le docteur? Exemptera-t-il Arthur? Comment a-t-il trouvé le vieux?

— Le vieux? répondit le docteur que toute la famille entourait. Il l'a trouvé un peu faible.

— Comment un peu, mon cher coumbaros? C'est une ruine finie. Tu ne lui as pas dit que toute la nuit il ne fait que tousser, houhou, houhou?

Barbara Vassili toussa pour confirmer le dire de sa femme.

— Certainement, mais pour exempter Arthur, tu sais, il faudrait trouver des microbes dans les crachats de son père.

— De microbes! répéta Arthur qui avait déjà entendu ce mot.

— Que sont ces microbes, coumbaros? demandèrent d'une seule voix les deux femmes.

— Voilà, comment vous l'expliquer? dit le docteur. Quelque chose comme des vers, mais très petits, qui sont mêlés aux crachats. Si le coumbaros en produit, alors Arthur est sûrement exempté.

Tous firent une figure longue, chacun sous l'influence d'une pensée différente.

— Que j' sorte des vers par la bouche? demanda le vieillard fâché. Non, mon cher coumbaros, Dieu m'en préserve!

— Une pareille chose, il ne l'a pas, affirma dame Vassilaina, il ne l'a pas. C'est moi qui lave chaque jour ses mouchoirs et jamais je n'y ai trouvé des vers. Alors, il n'y a rien de fait pour notre fils.

— Non, dit à son tour Paraskevoula, regardant son père avec sympathie, mon afenti n'a pas une telle maladie.

— Mais, mes bons chrétiens, dit le docteur d'un air quelquel peu désespéré, ce ne sont pas des vers que vous pouvez voir, vous; ils sont très petits; on ne les voit pas qu'avec un microscope, avec des verres très puissants que les médecins et les pharmaciens de la ville ont et avec lesquels ils regardent.

— Enfin, que nous devons faire? demanda Arthur. Dis-le z'à moi parce qu'à ces choses les femmes ne comprennent rien.

— Voilà ce qu'il faut que tu fasses, Arthur, dit le docteur. Le matin, lorsque ton père toussera beaucoup, la coumbara que voici recueillera les crachats dans un verre que tu envelopperas dans un journal et que tu m'apporteras chez moi. Je te donnerai une lettre que tu porteras en ville au pharmacien Arvaniti. Il l'examinera et ce qu'il y trouvera il l'écrira, et tu m'apporteras le papier. S'il trouve des microbes, nous sommes sauvés, car tu es exempté de suite.

En entendant ces recommandations, tous firent une mine de dégoût et restèrent assez longtemps silencieux.

— Ne soyez donc pas comme cela, dit le coumbaros-docteur; c'est ainsi que se font ces affaires. Ce n'est rien. Demandez aux Bisaios de Koraki qui, chaque semaine, le font pour leur fille.

— Mais pour la fille des Bisaios, tu nous a dit comme ça qu'elle mourrait, remarqua le vieillard avec un tremblement dans la voix.

— Oh! mon pauvre Barba Vassili, toi aussi! dit le docteur. Qui de nous est immortel? Maintenant, il s'agit de sauver Arthur.

— Oui, c'est de cela qu'il s'agit maintenant, ajouta dame Vassilaina; mais voyons, comment nous y prendrons-nous?

— Comme cela, ma chère coumbara, dit le docteur; il n'y a pas d'autre moyen. C'est cela que tu dois faire demain et j'espère qu'après-demain je vous apporterai la bonne nouvelle.

— Et si on ne trouve pas les microbes? interrogea Arthur.

— Houm! fit le docteur. Mon cher Arthur, dans ce cas, nous ne pourrions rien faire. C'est la loi, vois-tu, le médecin n'y peut rien.

— Tu me dis pas, mon cher coumbaros, demanda de nouveau le vieillard avec timidité, dans les crachats de la fille, est-ce qu'y a ces microbes?

— Ah! s'il y en a! Il n'y a que cela!

— Alors, dit Barba Vassili, articulant difficilement chaque mot, alors, mon cher coumbaros, excuse-moi, est-ce que nous ne pourrions pas?...?... c'est la fille-là, c'est-à-dire toi qui la soignes?

— C'est moi.

— Alors, est-ce que nous ne pourrions pas, excuse-moi si j' te fais cette question, parce que moi j' suis ignorant, comme qui dirait prend' que ques crachats de la jeune fille et dire qu'i' sont z'à moi?

Le coup porté par Barba Vassili était inattendu et sérieux et tous montrèrent qu'ils l'approuvaient. Le docteur sua à grosses gouttes. En ce qui concernait sa conscience, il n'éprouvait certainement aucune difficulté à commettre cette nouvelle canaillerie, d'en commettre une plus grande même, mais il craignait que le subterfuge se découvrit parce que tous les médecins des alentours avaient les yeux sur lui, tous connaissaient ses mauvais instincts, jalousaient sa clientèle et n'attendaient que de le voir trébucher pour se retourner contre lui. Le docteur tira son mouchoir et s'épongea. Mais le bon capitaine se relève au moment de la tempête. Soudain, son saint patron — cherchez qui il l'est — l'illumina:

— Que dis-tu, mon cher coumbaros? répondit-il de son ton le plus grave, que dis-tu? Comment cela se peut-il puisqu'elle est femme? On voit de suite si les microbes appartiennent à un homme ou à une femme.

— I' sont donc différents? demanda Arthur d'un air de doute.

— Différents, dis-tu? répondit le docteur, tu le demandes, toi aussi? C'est bien pour ton père qui est ignorant, mais toi? Tu demandes si les microbes de l'homme sont les mêmes que les microbes des femmes? Est-ce que, par exemple, ton corps et mon corps sont les mêmes que le corps de ta mère et le corps de Paraskevoula?

Il parlait avec tant de prétendu ennui de constater que son destin l'avait mêlé à tant d'êtres à ce point ignorants que pour le tranquilliser dame Vassilaina lui dit:

— C'est bien, mon cher coumbaros, c'est bien. Nous ne savons rien de tout cela, vois-tu, nous sommes des ignorants. Pardonne-nous. Nous disons, nous aussi, que nous avons un protecteur puisque nous avons ta seigneurie. Tranquillise-toi, tout se fera comme tu l'ordonnes, seulement occupe-toi de mon Arthur et tranquillise-toi.

* * *

Qui pourra jamais faire l'historique des scènes, risibles et tristes en même temps, qui, cette nuit-là se déroulèrent dans la maison des Koukoumela?

La fierté du malheureux vieux Vassili et son amour-propre, depuis si longtemps méconnus et foulés aux pieds, se révoltèrent, protestèrent contre l'impitoyable façon dont le traitait sa famille, qui le considérait inutile au point de s'imaginer que sa vie n'avait pas d'autre but en ce monde que celui de finir misérablement pour permettre à Arthur d'échapper aux petites misères du service militaire.

Et pourquoi? n'était-ce pas lui qui avait créé la famille? n'avait-il pas travaillé autant qu'il l'avait pu, n'avait-il pas élevé ses enfants, ne les avait-il pas aimés, ne s'était-il pas sacrifié pour eux et pour sa femme? Et maintenant devait-il donner la moitié de sa vie pour que son fils fût exempté du service militaire? Ah! mais non! On voulait le faire mourir coûte que coûte avant que son heure fût venue! Pour faire exempter Arthur, ce sieur coumbaros n'avait trouvé que ces diables de microbes! En disant qu'il crachait des vers, il le rendait ridicule en ville et dans les pharmacies, lui l'homme de bonne condition que tous, en dehors de sa famille, respectaient: Non. Ils pourraient faire tout ce qu'ils voudraient, il n'accepterait pas de devenir la risée publique!

Pour en avoir raison, dame Vassilaina fit appel à tout son pouvoir, à tout son savoir, employa les conseils, la prière et la menace, en disant qu'ils resteraient sans pain si leur fils, Dieu préserve, venait à leur manquer pendant deux années.

De son côté, Arthur discuta.

Paraskevoula aussi prit part à la discussion, mais avec plus de réserve.

Et cependant aucun d'eux ne disait clairement sa pensée.

Le vieillard savait qu'il finirait par cracher, le matin, dans le verre maudit, mais dans son for intérieur priait Dieu de faire qu'on ne trouvât pas ces sales microbes, non seulement pour qu'il ne mourût pas, mais aussi pour qu'il vit son fils soldat.

Ces discussions et l'ennui causé par le refus du vieillard effacèrent toute affection et tout sentiment humain dans l'âme de la mère et dans celle du fils — les profondeurs cachées du cœur sont tellement sombres, tellement affreuses, tellement corrompues! Ils prièrent de tout cœur pour l'existence des microbes, parce que d'eux dépendaient, ainsi qu'ils le croyaient, une vie inutile de vieillard, la liberté ainsi que le bien-être d'un jeune homme très utile.

Paraskevoula était plus noble et plus affectionnée que sa mère et que son frère. Certainement, elle désirait, elle aussi, que son frère échappât aux tourments du service militaire, mais non au prix du sacrifice de son infortuné père. Ne pouvait-on pas trouver un autre moyen? Tel, par exemple, que le départ d'Arthur pour l'Amérique où d'autres étaient déjà allés. Il pourrait même s'y faire une situation, comme d'autres paysans du village, et envoyer, lui aussi, des dollars. Tout s'arrangerait par là, mais Paraskevoula n'avait pas le courage de le proposer, de crainte de laisser croire qu'elle voulait éloigner son frère pour jouir d'une plus grande liberté; elle craignait, fille coupable, qu'on lût dans son âme et qu'on y vit ce dont elle-même n'osait pas se rendre exactement compte.

Enfin, après mille tourments, ils réussirent à amener Barba Vassili à cracher dans le verre, ainsi que le docteur l'avait ordonné. Au matin, Arthur l'enveloppa dans des journaux, le mit dans un petit panier qu'il remplît de paille et se rendit à Spartero.

Le docteur-coumbaros dormait encore. Arthur confia le petit panier à la domestique et alla faire un tour jusqu'à la mairie, où avait lieu le tirage au sort d'une autre commune. Il regarda à travers la porte et frissonna à la vue de ces hommes, qui en ce moment, tenaient dans leurs mains le sort de tant de jeunes gens et qui, dans peu de temps, tiendraient le sien.

Dehors, l'enclos était plein de gens: des vieux et des jeunes, de toutes les classes et dans toutes sortes de vêtements, en costume européen, en culottes bouffantes, pieds nus, bien chaussés. Les uns faisaient longue figure, les autres riaient, plaisantaient, disaient des obscénités; ceux-ci avaient tiré au sort, ceux-là attendaient avec angoisse d'entendre appeler leurs noms; les uns étaient venus seuls, les autres, accom-

pagnés de leurs père et mère et d'autres parents qui parlaient d'un air mystérieux avec l'adjoint ou quelqu'un du même parti politique qu'eux.

Un de ses amis indiqua à Arthur le médecin.

— Là, vois-tu? le médecin est celui qui mesure maintenant le fils du maire?

Arthur l'avait déjà vu chez le coumbaros, mais, à cette heure, il lui parut plus haut de taille et plus gros, et comme il levait ses cils épais et remuait en parlant sa longue barbiche, il lui sembla une bête sauvage qui dévorait des êtres humains.

Arthur partit et alla au han, où quelques jeunes gens de sa connaissance se divertissaient en criant et en chantant.

Ne pleures-tu pas, pauvre mère,

Parce qu'on fait de moi un soldat régulier (14)?

— Vous avez tiré au sort? demanda Arthur.

— Oui, nous avons tiré. Et toi?

— Le tour de not' commune n'est pas enco' venu.

— Dis donc, pauv' Arthur, dit l'un d'eux, tâche d'aller toi z'aussi dans la cavalerie pour que nous soyons ensemble à Larissa?

— On l'envoie à Larissa?

— C'est comme ça qu'on m'a dit.

— Moi, j' vas infirmier à Athènes, dit un autre.

Ah! Ah! les nounous, j' vous en rapporterai z'une.

Arthur comprit que ces jeunes gens s'efforçaient de faire prègue de joviale indifférence. Ils étaient peut-être saouls. Malgré tout, il se dit que le service militaire n'était peut-être pas une chose aussi terrible que lui et les siens se le figuraient.

— Ah! si j'avais pas à m'occuper d'une famille, affirma-t-il, j' demanderais pas mieux qu'on me prenne z'aussi à Athènes, c' serait pas si mal.

A ce moment passa près d'eux un élégant jeune homme en habits européens.

— Sior Niko, demanda un autre, où qu'on t'a désigné?

— A la maison de ma maison (15), répondit-il, faisant un calembour peu spirituel.

— Dis donc, i' t'ont exempté! s'écrièrent-ils tous, et leur bonne humeur se dissipa sur le champ. L'injustice leur paraissait plus amère que les tourments qui les attendaient à la caserne.

Arthur jeta un coup d'oeil sur les paysans maintenant si tristes, en jeta un autre sur le fils du maire qui se promenait fièrement sans rougir du titre d'exempté, et il pensa:

— Pourquoi se tromper soi-même? attendons pour voir ce que les microbes vont faire.

Il retourna chez le docteur, qu'il trouva en train d'écrire une lettre au pharmacien de la ville pour le prier d'examiner avec beaucoup d'attention ces expectorations parce qu'elles étaient celles d'un malade bien-aimé; il lui conseillait même de ne pas se contenter d'un seul bouillon.

Arthur opina qu'il serait préférable si le coumbaros en personne l'accompagnait en ville.

— Aut' chose la personne, aut' chose la lettre. La personne est un rasoir; le pharmacien honorerait le docteur et lui ferait la faveur de trouver des microbes pour assurer l'exemption.

Le docteur avait décidé de se rendre ce jour-là à Marathia pour consoler les deux femmes: n'était-ce pas un de ses devoirs et même le plus important?

— Du moment que tu insistes, dit-il, je te donne ma parole d'honneur de te rejoindre demain en ville. Aujourd'hui, c'est impossible; j'ai une malade grave, et je veux reparler de toi au médecin militaire.

Arthur, tenant en main le précieux panier, fut obligé de prendre place dans la voiture de la poste. En voyant le panier soigneusement clos, les paysans qui voyageaient dans la même voiture s'imaginèrent

que quelque article de contrebande y était caché et le taquinèrent pendant le voyage.

— Dis donc, Arthur, tu portes cela en cadeau au capitaine de gendarmerie.

Tout d'abord, Arthur nia.

— Bêtes que vous êtes, pauv' gens, est-ce comme ça dans un panier qu'on porte la contrebande?

Dans la suite, pourtant, il se dit qu'il valait mieux au lieu qu'ils soupçonnassent la vérité, leur laisser croire qu'en effet il avait de la contrebande dans le panier. Il faisait même semblant de le cacher en passant devant un poste de police ou en rencontrant un gendarme en cours de route.

Mais par cette simulation même et peut-être même aussi à la suite d'un coup d'oeil de ses compagnons il attira réellement l'attention du gendarme du han de Vourla.

— Ah! petit vlamaki (16), lui dit-il en frisant la moustache, ne pouvons-nous pas voir ce que tu as dans ton panier?

— Quelques pommes, répondit Arthur troublé, que j' porte à mon coumbaros, le député Angathoulis.

Le nom même du coumbaros-député n'apaisa pas le sévère gendarme, qui, sans ajouter un autre mot, saisit l'étrange panier, jeta la paille qui le recouvrait, retira le verre des journaux qui l'enveloppaient, le regarda avec un profond dégoût et lui dit:

Ah! par le dia', que'que ces crachats que t'as là-dedans?

Il fit un mouvement pour jeter le verre. Arthur réussit à le lui arracher des mains et, honteux et confus, le remit dans le panier, maintenant mal enveloppé dans les journaux.

— Dis donc, Arthur, quelle espèce de vin qu'y-a-là-dedans? lui demandèrent ses compagnons de route.

Où que tu portes ces crachats?

— Tu serais pas devenu fou?

Prenant un air très grave, Arthur fit à ces paysans illetrés la théorie des microbes autant qu'il avait comprise lui-même, les éclaira sur les microbes mâles et les microbes femelles, puis avec un visage attristé et une voix pleurniharde leur confessa que ces crachats étaient ceux de son père malade et qu'il les portait en ville pour les faire examiner.

Ces simples d'esprit admirèrent la science d'Arthur, plainquirent de tout coeur le pauvre Barba Vassili et, pour consoler le fils, souhaitèrent qu'on ne trouvât pas de ces terribles microbes.

Ils arrivèrent enfin en ville. Tenant en main le verre, Arthur se rendit à la pharmacie Arvaniti. On lui désigna un homme nerveux et ayant perdu la tête par le trop de travail: Arthur lui donna la lettre du docteur.

— Bien, lui dit le pharmacien après y avoir jeté un coup d'oeil.

Un des employés prit des mains d'Arthur le verre et le plaça sur la table de marbre à la suite d'une longue rangée de bouteille, de verres, de petits flacons pleins de liquide divers.

— Repasse demain...

— C'est-i' pas possib' après-demain? demanda Arthur, désireux d'assurer un délai et de donner au coumbaros le temps d'arriver.

C'est bien; après-demain, répondit le pharmacien.

Voyant le trouble et les hésitations d'Arthur, il lui demanda:

— De qui sont ces crachats?

— De mon père, répondit Arthur, dont le trouble augmenta.

— C'est bien, mon enfant, dit le pharmacien res-

(14) Chanson populaire remontant à l'époque où fut décrété le service militaire obligatoire.

(15) « Is ton ikon tou spitiou mou »: calembour basé sur la sig-cation identique de « ikos » et « spirti ».

(16) Vlamaki, petit frère, mot d'origine albanaise passé en usage dans la langue grecque au moment de la guerre de l'Indépendance. Dans le but de donner à ce mouvement de libération une plus grande cohérence et une plus large extension, on imagina une « fraternité » qui, bénie par l'église, liait plus étroitement et plus efficacement que la fraternité de sang. Le serment se créait sur deux poignards placés en croix. Les musulmans eux-mêmes finirent par adopter cette coutume et par la faire consacrer par l'église orthodoxe.

sentant maintenant une certaine sympathie. Je les examinerai. Il se peut qu'il n'y ait pas de microbes.

— J'aurais voulu vous dire, murmura Arthur...

Voyant que le pharmacien s'était remis à son travail et ne faisait plus attention à lui, il n'acheva pas sa phrase.

En sortant de la pharmacie, il se disait:

«Diab', quelle faute que j'ai faite que j' lui ai pas apporté un petit cadeau. Enfin, demain, quand le coumbaros viendra, il arrangera tout.»

Le lendemain, ainsi qu'il l'avait promis, le coumbaros vint en ville: il était resplendissant de s'être rasé, d'avoir endossé sa redingote et avait un air de contentement.

Il se rendit à la pharmacie avec Arthur, serra la main du pharmacien, le prit à part, lui parla mystérieusement pendant quelques instants, puis appela Arthur.

— Voilà le jeune homme, dit-il au pharmacien en lui faisant signe du coin de l'oeil. Tu vois quel gaillard c'est: c'est un crime qu'il aille soldat alors qu'il est soutien de famille. Son père malade, sa mère, sa soeur Paraskevoula, quatre autres frères petits dépendent de son travail. Tu tâcheras donc de trouver quelques microbes, tu les signaleras dans ton rapport pour que nous le présentions au médecin militaire qui est mon ami et qui m'a promis qu'alors il l'exemptait.

Le pharmacien fronça les sourcils en entendant cette étrange proposition et ne parut pas disposé à s'associer à cette criminelle combinaison.

— Le langage que vous me tenez m'étonne, mon cher docteur; qu'entendez-vous par: que je tâche? Ce que je puis pour vous faire plaisir, c'est de faire plusieurs préparations; si dans l'une d'elles je trouve des microbes de Koch, je les signalerai, autrement j'écrirai dans mon rapport: «résultat négatif».

Arthur pâlit, mais le docteur trouva l'occasion de montrer l'intérêt qu'il prenait.

— Non, dit-il avec emphase, tu ne feras pas cela, je t'en conjure par notre vieille et fraternelle amitié; réfléchis que c'est ma famille, qu'Arthur est mon frère et que Barba Vassili est mon père; faites-nous cette grâce et je serai ton esclave pour tout le reste de ma vie.

— Je t'assure, mon cher docteur, dit le pharmacien ennuyé, que depuis vingt ans que je fais des analyses, c'est la première fois que pareil cas se présente. Vraiment, je ne sais que supposer et que te répondre. Je ne sais qu'une seule chose c'est que j'écrirai dans mon rapport ce que le microscope m'aura dévoilé, rien de plus, rien de moins. Demande-moi une faveur logique et tu me trouveras tout disposé.

— Très bien, dit le docteur, faisant le fâché, vous apprendrez à me connaître. Allons-nous-en. Arthur.

Le pharmacien haussa les épaules avec indifférence.

— Et à c'te heure, demanda Arthur au moment où ils sortaient de la pharmacie, nous pouvons pas aller chez que'que au' pharmacien, puisque celui-ci est un salop?

— Oui, répondit le docteur, je serais allé chez un autre, mais le médecin militaire m'a dit que c'est seulement sur le rapport de celui-ci qu'il pourra se baser pour t'exempter.

— Et s'i' n'en trouve pas? objecta Arthur désespéré.

— S'il n'en trouve pas, répondit le coumbaros, je ne mettrai plus les pieds dans sa pharmacie; il ne reverra plus la couleur de mon argent. Chaque année, il me prend tant de milliers de drachmes et il me refuse une si petite faveur!

Puis, voyant le profond chagrin du jeune homme, il ajouta:

— Mais ne t'inquiète pas, il en trouvera; je les ai vus par la couleur; il y aura des milliers de microbes, et alors ce monsieur devra les inscrire sur son rapport et il en crèvera, car autrement je le dénoncerai.

— Alors, il y en aura, que tu dis?

— Oh! tu peux être aussi sûr que tu me vois et que je te vois.

Cette terrible consolation tranquillisa un peu le jeune homme.

Le matin, en attendant le réveil du coumbaros, Arthur se rendit à l'esplanade où les soldats faisaient l'exercice. Parmi eu, il en vit de sa connaissance qui avaient tiré au sort l'année précédente.

Ils se tenaient en rang, immobiles, sans avoir le droit ni de parler, ni même de tourner les yeux de son côté. Puis ils se mirent à courir comme des bêtes pourchassées que l'on frappe par derrière. Les sous-officiers en insultèrent un grand nombre et le capitaine en punit deux ou trois de prison.

Arthur avait souvent vu des exercices militaires, mais n'y avait jamais fait attention. Maintenant, il se voyait à la place des soldats, et le désespoir l'envahit. Au repos, il s'approcha d'un de ses amis et lui demanda:

— C'est-i' comme ça tous les jours?

— Si ce n'était que ça, ça serait rien, répondit l'autre. Le reste est bien pis: garde chaque soir, frottage de la caserne, des casseroles et aut'corvées, sans rien dire de la prison qui tombe pour un rien, ni des poux que que'ques evzones nous ont apportés et dont nous sommes tous pleins.

Arthur frémit et se dit: «Oh! quel service rendent les microbes!»

Dans son âme avilie s'étaient à cette heure effacés et son père et sa famille; il ne ressentait plus qu'un dur et bas égoïsme, un désir d'exemption et de bien-être.

Quelques instants plus tard, le coeur battant d'angoisse, il entra dans la pharmacie en compagnie du docteur.

— Cette analyse est-elle faite? demanda le docteur sur un ton brusque.

— J'écris le rapport, comme vous le voyez, répondit le pharmacien sans lever les yeux.

— Et alors?

— Résultat catégoriquement négatif.

— Que dit-il? demanda Arthur.

— Il n'a pas trouvé de microbes, dit le docteur.

Arthur pâlit.

— Et maintenant? demanda-t-il d'une voix altérée.

— Maintenant, mon gaillard, répondit le pharmacien, ton brave vieux se porte bien, ainsi que Dieu le veut, et toi tu iras servir la patrie, comme nous l'avons tous servie.

Dès qu'ils furent sortis de la pharmacie, la bouche d'Arthur laissa échapper de gros blasphèmes.

— Les salops, ajouta-t-il, là où on le veut pas, i' sont nombreux, ici où qu'on a besoin, i' s' trouvent pas. Ah! sales microbes!

En vain, le coumbaros fit le chagriné, se fâcha contre l'ingrat pharmacien, s'efforça de tranquilliser le jeune homme, de lui donner de l'espoir.

— Fais pas comme ça, dis donc, Arthur. Nous verrons après-demain. Il se peut que nous trouvions quelque prétexte pour que tu ailles devant la commission suprême.

— Que'que tu me dis, mon cher coumbaros? ici nous n'avons rien fait alors que nous avons ta seigneurie et que t'as agi comme un père, et nous ferons que'que chose à Athènes, où que nous connaissons personne! Qui sait quelle Larissa m'attend et quels poux i' me mangeront. Ah! sales microbes, ce que vous faites!

Il déversait sur les microbes, les invisibles et inconcevables microbes, la colère qu'il ressentait dans son coeur contre le monde entier, et surtout contre le pharmacien, et dans la profondeur secrète de son âme, sans vouloir se l'avouer, il en voulait surtout à son père qui avait la cruauté de ne pas cracher quelques microbes pour lui éviter mille tourments.

En cours de route, pendant qu'ils rentraient en voiture, il ne mentionna pas le microbes, se contentant de blasphémer sans répit contre le sort, de s'en

prendre au temps, aux chevaux, aux mendiants qu'ils rencontraient.

Près de Spartero, à cause d'une montée très rude, le voiturier, ainsi qu'il en avait l'habitude, fit descendre les voyageurs pour faciliter les chevaux. Arthur y trouva l'occasion de se fâcher et de blasphémer contre «des sales routes et contre le sale gouvernement qui ne les réparait pas, qui ne savait que percevoir des taxes et enrôler des soldats».

Allant à pied, il ne suivit pas la grande route; il prit un chemin à travers champs pour pouvoir blasphémer plus librement.

Après la pluie du matin, le soleil brillait maintenant et animait la nature; toutes les bestioles de la terre et surtout les pauvres escargots étaient sortis jouir de la joie de vivre. Ces innocentes et vertueuses créatures énervaient le lâche jeune homme qui rageusement foulait aux pieds et tuait toutes celles qui se trouvaient sur son chemin.

Sur une pierre couverte d'herbe, brillant d'éclatante humidité, un grand, gros et beau lézard, tout vert, plein de vie, était étendu et prenait un bain de soleil, ouvrant et fermant la gueule; il paraissait heureux. Jaloux de son bonheur, Arthur tira son revolver, le visa alors qu'il était immobile, ne croyant pas à la possibilité d'une pareille cruauté, fit feu et sépara la tête du corps frétilant.

Il avait envie d'avaler le monde entier, de détruire toute la création et tous les êtres inutiles sur la face de la terre.

Il faisait nuit lorsqu'il atteignirent Spartero. Immédiatement, le docteur ordonna de préparer la petite voiture pour reconduire Arthur à Marathia, mais, un peu plus tard, il fit semblant de changer d'idée et dit:

— Ah! non, depuis la nuit où une bicyclette l'a effrayé, ce diable d'animal est devenu ombrageux et prend peur la nuit; il vaut mieux que je vienne le conduire.

Ainsi le coumbaros s'assura une nuit sous le même toit que la jeune fille qu'il désirait avec tant d'ardeur. Cette perspective le satisfait au point que, tout en comprenant la nécessité de laisser paraître sa tristesse,

il chanta à voix basse pendant qu'il attelait lui-même le cheval gris:

*Toi de ce côté-là, moi de celui-ci
Et le mur entre nous deux,
Et prie la Sainte Vierge
Qu'il se fende et tombe.*

Heureusement, Arthur était tellement troublé qu'il ne s'aperçut de rien et ne douta certainement pas des sentiments qui se cachaient dans la vilaine âme de son protecteur. Tout au contraire, il lui était reconnaissant puisque après tout ce qu'il avait fait pour lui il faisait encore le sacrifice de voyager de nuit pour lui.

— Alors? demandèrent en même temps Barba Vassili, dame Vassilaina et Paraskevoula.

Les petits enfants regardèrent silencieusement le docteur, comprenant, eux aussi, que quelque chose de sérieux se passait dans leur maison.

* * *

— Alors? que le diab' vous emporte tous! dit brusquement Arthur.

— On n'en a pas trouvé? demanda la vieille.

— Malheureusement, ma chère coumbara, dit d'une voix douceuse et triste le docteur, on n'en a pas trouvé.

La vieille et Arthur lancèrent un coup d'oeil sauvage sur l'infortuné vieillard, et après eux les petits enfants en firent autant.

— En quoi que j' suis coupable? demanda Barba Vassili, comme s'il comprenait la nécessité de se justifier, en même temps que sur ses lèvres ridées se dessinait un léger sourire très suspect.

— J'ai fait ce que j'ai pu, affirma le docteur; je ne crois pas qu'Arthur m'en veuille.

— Je serais sans honneur, dit Arthur, si j'avais une plainte contre ta seigneurie, toi qui t'es comporté comme un véritable père.

Le docteur et Paraskevoula se regardèrent en secret, les yeux pleins d'espoirs et de promesses.

A. C. TRAVLANTONIS

Traduit du grec par Léon Krajewski.

FRATERNITÉ D'ARMES GRECO-POLONAISE



Le commandant en chef des forces helléniques dans le Moyen-Orient, Général Tzanacakis, a rendu récemment visite au Centre d'entraînement des armées polonaises. Le voici au cours de cette visite qui est un témoignage de plus de la fraternité d'armes gréco-polonaise, en train de serrer la main du commandant du Centre.

Le Général en chef de l'armée hellénique accompagné de tout son Etat-Major a visité le camp d'entraînement de l'armée polonaise du Moyen-Orient, portant le salut de l'armée hellénique aux glorieux défenseurs de Varsovie. Les officiers hellènes ont été reçus aux sons des hymnes Hellène et Polonais et des manifestations d'enthousiasme et de sympathie.

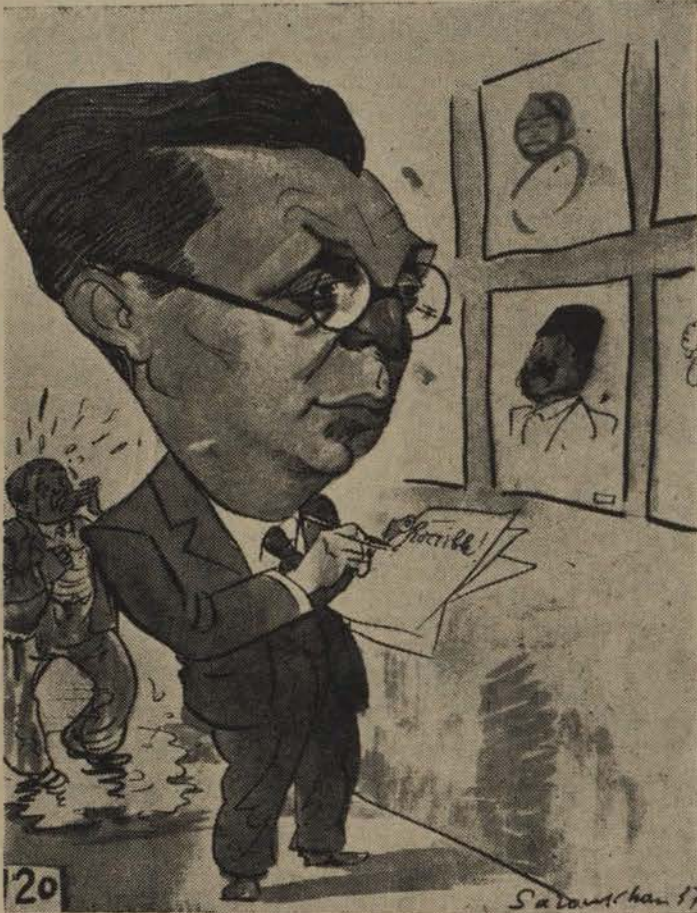
Un officier Polonais souhaita la bienvenue, en Grec, et fit l'éloge de la Grèce et de l'armée hellénique. Il rappela les hauts faits de la lutte contre les envahisseurs, ainsi que la communauté d'idéaux de la Grèce et de la Pologne dans la lutte pour la liberté des peuples.

Les officiers hellènes après avoir été durant 24 heures les hôtes de l'armée polonaise, et après avoir suivi des manoeuvres, sont partis emportant un inoubliable souvenir des heures passées avec l'armée Polonaise, de la cordialité de l'accueil et des progrès accomplis par elle.

Cette visite montre les liens étroits unissant les deux peuples qui ont, communes, les mêmes vertus: la noblesse et l'héroïsme. Combattants inflexibles et soldats décidés, les Polonais ont été émus de la démarche fraternelle des officiers Hellènes qui luttent comme eux pour la victoire et la libération de leur patrie et du monde.

Bonnes feuilles

MARIE-LOUISE

ROMAN

ETIENNE MERIEL par Saroukhan

Nous sommes heureux de publier un chapitre inédit de MARIE-LOUISE, roman de notre collaborateur Etienne Meriel, qui paraîtra prochainement aux éditions Horus.

LE RETOUR DU MARIN

La Rasquel jeta le couteau sur la table, soupsa ce qui restait de pain et alla s'asseoir sur le haut des marches de pierre, lasse, vannée, à bout. «Je suis rendue» dit-elle entre ses dents.

Les deux mioches s'étaient assis au soleil sur les marches, pour manger leur tartines. Les yeux de la Rasquel se posaient sur le disque blanc que faisaient les tranches de pain, entre leurs mains sales. Ils la regardaient d'un air maussade, à travers les cheveux filasse qui leur tombaient presque sur les yeux. La Rasquel calculait qu'en trempant la soupe avec la moitié de ce qui restait de pain, ils n'auraient plus grand chose pour le dîner. Mais, s'il faut encore cinq sous pour en acheter une nouvelle livre qu'est-ce qu'on mangera demain? Si je dis du vieux Grinel que je suis sans le sou, il va continuer à me tourmenter avec ses envies de me voir installée chez lui.

Les dalles de l'escalier étaient sales, souillées par la boue de la cour, une boue nauséabonde, faite de purin qui suintait au creux d'où partaient les marches et que déversaient sans cesse les écuries de la ferme proche.

Elle perçut à peine un bruit de pas dans la cour, et

subitement, le marin fut devant elle. Le plus jeune des gosses avait eu peur de cette apparition soudaine et il s'était jeté sur sa mère, il s'accrochait à sa robe.

— Ah! dit-elle, c'est toi Kléber?

— Oui c'est moi répondit le marin d'une voix sans accent.

— Eh! bien dit la Rasquel, nous v'la propres!

Il restait en bas de l'escalier. Sa vareuse sombre, son béret bien posé sur sa face nette, rasée de frais, toute sa propreté luisante faisait contraste avec la saleté gluante de l'escalier et de la cour. Il fit un mouvement souple de l'épaule pour poser à terre son sac de toile bise, mais il le retint sur son dos lorsqu'il vit comme tout était sale autour de lui.

— Eh bien, mon gars, dit la Rasquel, d'un air égaré, l'es chez toi: J'allons nous en aller.

Elle le regarda monter, elle le laissa passer près d'elle, sans rien dire, tournant à peine la tête pour le suivre des yeux, lorsqu'il fut entré...

Elle avait tant attendu ce moment, elle avait si souvent répété la scène qu'elle lui ferait, les injures sur lui, sur son père et sa mère, qu'elle lui lancerait; et elle n'aurait pas peur de lui s'était-elle dit bien des fois dans un monologue intérieur, mais véhément, entraînée par des gestes qui effrayaient ses mioches. «On le verra descendre l'escalier la tête la première; j'ameuterai tout le village, on me donnera raison...»

Et voilà qu'il était arrivé au moment où elle était fourbue, quand il n'y avait plus de pain dans la maison, plus d'argent pour en acheter. Elle lui avait dit: t'es chez toi: Et elle l'avait laissé passer sans rien dire. Elle l'avait imaginé hargneux, hirsute, haineux, violent en gestes et en paroles: tout ça pour s'échauffer elle-même et s'engager à lui répondre sur le même ton... Mais voilà qu'il était arrivé sans qu'on l'ait entendu venir. Il avait levé du bas de l'escalier vers elle un visage illuminé par le soleil, frais avec des yeux doux et il était resté immobile, bien gentil, se disait-elle, stupidement attendrie bien gentil, en attendant que je parle; et c'est parce que j'ai parlé, comme une idiote sans pouvoir me rappeler tout ce que j'avais compté lui jeter à la figure.

Il était déjà comme chez lui dans la maison. Il enlevait sa vareuse et il cherchait un endroit propre pour la poser. Il ouvrait les volets pour faire du jour.

Elle tourna les yeux vers ses deux enfants qui tendaient le cou peureusement pour essayer de voir dans la maison.

«Les pauv'pétiots! c'est pour eux que ça serait malheureux».

Elle n'entendait plus de bruit à l'intérieur de la pièce. Le jour entrant par les volets ouverts, avait révélé à Kléber la décrépitude de la chambre, la paille éventrée, les hardes entassées sur des chaises, le buffet vide et le cruchon de cidre, noir sur la table à côté des restes de la miche. Elle le vit assis près de la table la tête dans ses mains et le regard fixé à terre.

Et tout à coup sa colère éclate: il frappe du poing la table avec une rage qui ne se retint plus.

«Ah! nom de Dieu de nom de Dieu de bon Dieu!»

La Rasquel pose lentement sur lui un regard qui en dit long, si plein de souffrance et de terreur! Non pas une terreur précise, la peur de le voir, par exemple se lever, se jeter sur elle pour l'injurier ou la frapper, mais plutôt une espèce de terreur généralisée, le pressentiment que jamais plus rien d'heureux ne lui arriverait dans son existence, que la suite de ses jours ne serait qu'une suite de malheurs et que l'horizon de sa vie, irrémédiablement bouché, ne s'éclairerait plus que pour découvrir de nouveaux dangers, des abîmes

de chagrin vers lesquels un courant puissant l'entraînait et elle, dans ce bouillonnement, tendant vainement les bras vers un secours nulle part en vue.

Les-deux mioches épouvantés par la brusque colère du marin s'étaient jetés sur leur mère, s'accrochaient à sa robe sans qu'elle y prit garde. Comme ils essayaient de monter sur ses genoux, elle les repoussa brutalement: chacun une gifle «Tiens ça vous apprendra». Ils n'osèrent pas pleurer.

Le regard du marin rencontra celui de la Rascal. Il s'apaisa soudain. L'explosion de rage en resta là. Il se sentit emporté dans une sorte de rêverie amère qui lui présentait la maison de ses parents comme elle était jadis, quand il l'avait quittée, quinze ans auparavant. Il n'avait que huit ans, alors mais il s'en souvenait bien. C'était une jolie maison propre et gaie, une maison ancienne à la mode du pays (qu'on abandonnait de plus en plus): un premier étage au dessus d'une porcherie: on y montait par un escalier extérieur en grosse pierres et chaque marche, usée par les ans, était polie comme du marbre: une inflexion en son milieu venait de l'appui des pas. Toutes les maisons de la cour étaient construites de cette façon: et en été de belles dames venaient les voir, pointaient leurs ombrelles avec des cris admiratifs vers leurs pignons fleurdelisés, encore visibles malgré la morsure du vent sur la pierre, dessinaient de la main la découpe en accolade d'un dessus de fenêtre. Les pierres étaient jointoyées avec la terre brune légèrement argileuse des falaises. Si bien que les giroflées prenaient racine à même le mur et leurs bouquets maigres mais éclatants et pourpres fleurissaient pendant tout le printemps. Sa mère, Kléber s'en souvenait, aimait à garnir de fleurs toute la maison: une vigne vierge et un chèvrefeuille s'accrochaient aux murs; sur la porte, partant du pied de l'escalier par deux troncs minces, enchevêtrés, une glycine bleue, deux fois par an, faisait pendre les grappes de sa floraison. On semait des roses trémières. Kléber se souvenait de tout cet enrobement éblouissant et parfumé qui paraît les vieilles pierres. Une petite rigole bien nettoyée conduisait au ruisseau de la rue le purin de la falaise, il avait charrié avec son père des brouettées de galets blancs pour en paver la cour. Quand son père revenait de la pêche la nuit, ses bottes de cuir faisaient sur ces galets un bruit crissant qui le réveillait dans son petit lit, et il entendait sa mère, dans le sien, soupirer de contentement. Le père rentrait, se penchait sur lui avant de se coucher: et dans la cour sous la bâche cirée qui les abritait, les poissons achevaient de mourir avec des soubresauts intermittents.

Un jour, on entendit de longs cris courir le long des quais et d'autres qui tombaient du haut des falaises: un hullement de tout ce que le village avait de gens dehors à ce moment là. Sa mère qui cousait en chantant, assise sous la porte fleurie se leva et partit en hurlant. On entend ainsi dans tous les ports du monde de ces cris annonceurs des naufrages près des côtes. Un choc muet sur un point inconnu de l'abîme et les cris des marins qui se perdent, réveillent de leur somnolence les vieux pêcheurs endormis en plein air, le nez sur leurs genoux, interrompent les criailleries des lavandières et le tap tap de leurs battoirs. Ni les vagues ni les écueils ne s'émeuvent et quand vient le soir les étoiles ont la même scintillation joyeuse sur les femmes prostrées et sur les cadavres roulés au rivage par la marée.

Sa mère partit vers le port en hurlant, sans le regarder. Et jamais plus il ne vit son regard, car on la rapporta hagarde avec des yeux exorbités qui n'eurent plus que le vide d'un regard que rien n'accrochait plus: la barque du patron Jamet avec quatre hommes à bord, dont Quinquenel s'était ouverte comme une noix sur une roche ignorée. L'équipage entraîné au fond par les filets et les châluts avait été englouti. De la côte on avait vu le drame et on avait crié; les picoteux qui gisaient sur le flanc au bord des falaises avaient été mis à l'eau: trop tard! sur la houle qui les balançait avec grâce, il n'y avait plus que des épaves où personne ne s'était accroché: un pûchoir des ramés, un palan d'écouille. Ce ne fut que trois jours après qu'on vit les cadavres ap-

paraître, lâchés au reflux, sur le sable mouillé par les suintements de l'Aure.

Dans la nef de l'église, le plus récent des marbres noirs où s'inscrivent les naufragés, s'allongea de cinq noms de plus et on le découvrit avec ses noms tout neufs pendant une absoute.

La folie de sa mère, passés les paroxysmes des premiers jours, s'adoucit et on la laissa avec lui puisqu'elle accomplissait (mais comme une automate) les geste de la vie habituelle. Il s'accoutuma à cette vie étrange, surveillé par des voisins; mais le regard de sa mère auquel jamais le sien ne pouvait se prendre ne cessa pas de lui faire mal. Il se souvenait, maintenant encore, des chansons qu'elle inventait et qu'elle chantait en allant et venant dans la maison:

*L'eau qui dort sous la courcourette
Ne fait pas glou-glou sur ton cœur
Ceux qui vont à la que leulette
Danseront mal, ils auront peur.*

*Tra la la la lon laire
Pour qui roule la houle verte
Tra la la la lon laire
Pour qui pousse la vaguelette.*

Elle allait et venait sur les quais en chantant aux passants:

*Mais oui mais oui: les vl'a vn'i.
Mais oui mais oui, j'te l'avais dit.*

*Mais non mais non je l'savais bien
Tu peux attendre tu n'verras rien.*

Un jour elle culbuta dans le bassin et s'y noya sans pousser un cri.

Feu Quinquenel avait un frère bon matelot, qui vint habiter avec Kléber. Mais on lui disait: «C'est pas une vie pour un homme d'avoir un pequot à élever: Marietoi». On le lui dit tant qu'il épousa une de ses «habitudes qui l'était de bien d'autres: la Rasquel. Là-dessus tout le monde s'occupa de sortir l'enfant d'un pareil ménage et on l'envoya chez une soeur de sa mère, mariée à Cherbourg. Il grandit dans les rues de cette ville sous une pluie incessante qui gonflait les ruisseaux où il faisait nager des bateaux de papier. On le fit travailler: commis épiciier, plongeur de café, lui qui voulait être marin. Il apprit un jour que son oncle de Grunnegate était mort. On ne lui dit pas comment. Il s'engagea dans la marine. A la dernière permission de son temps de service, sa tante lui avait dit:

«Quand tu seras libéré tu t'en iras à Grunnegate l'installer dans ta maison: tu seras matelot; tu nous gneras de l'argent.

— Ah! interrompit Kléber, gagner de l'argent pour vous, eh bien non!

Je vais à Grunnegate et j'y resterai ajouta-t-il avec un regard de haine.

— Ah! avait gémi la tante, voilà donc comment sont les jeunes à c't'heure!

— Oui, ils ne sont plus des imbéciles!»

Il était donc venu à Grunnegate, l'âme pleine du souvenir des ses premières années et de leurs joies fleuries, les roses trémières, les rideaux blancs, les sourires de son père et de sa mère. Et au moment même où le train entraînait dans le village, ce regard de jeune fille si intensément posé sur lui avait paru réaliser déjà ces promesses de bonheur.

Il en était encore tout chaud quand cette misère... Toute cette crasse des murs et du pavé, ce purin de la cour; mais surtout cette femme affalée, ces mioches épouvantés...

La Rasquel l'entendit qui remuait les chaises, qui ouvrait les placards.

— «Y a pas de savon?»

Elle ne répondit que par un haussement d'épaules. Il descendit l'estalier et disparut. Elle ne bougea pas. Il revint avec des morceaux de savon blanc dans les mains et un sac de serpillière qu'il se mit à déchirer pour en faire une toile à laver. Il découvrit un seau de zine et descendit au puits. Ça lui fut douloureux de retrouver ce puits: c'était au milieu de la cour, un petit

cube de pierres brunes surmonté d'une pyramide, toute disjointe et garnie de ces giroflées qui poussaient jadis sur les murs de la maison heureuse. L'iris d'autrefois était toujours vivace à la pointe de la pyramide, mais fleurissait-il encore? Le puits ne servait plus guère, presque tous les ayants-droit à sa banalité avaient maintenant des pompes à la porte même de chacune des maisons de la cour. Le loquet qui fermait la clôture du puits était celui du temps passé, et malgré son humeur, Kléber se pencha sur la margelle pour chercher à voir le rond faiblement luisant de l'eau au fond de l'entonnoir de pierre... L'odeur de glaise humide, le bruit répercuté de la chaîne qui se dévidait, le choc du seau contre l'eau, les geignements du moulinet de bois, qui remontait sa charge, tout lui rappela un instant le bonheur d'autrefois, et, en même temps, le regard extasié de la jeune fille sur la roue lui revint l'inondant de chaleur. Il se sentit calme.

...A laver les murs — ce mouvement de va et vient des bras, c'est comme quand on secoue quelqu'un qui vous exaspère — sa colère se réveillait. La Rasquel entra, prit d'un air de défi un des morceaux de savon qu'il avait apportés, tira de l'eau du puits, dégrassa ses gosses en un tour de main et partit avec eux en happant au

passage le quignon de pain qui traînait sur la table.

Vaguement perplexé Kléber alla sur le seuil pour les regarder partir du haut de l'escalier. Elle se retourna et eut comme un mauvais sourire en devinant son inquiétude.

«On viendra demain chercher les hardes, lui dit-elle. Et tout ce qui est dans la salle basse est à nous.

— Ca doit être du propre, se dit Kléber en pensant que jadis on n'avait jamais pu venir à bout de l'humidité nauséabonde de cette salle.

Mais il ne dit rien et la regarda partir.

«J'ai bien vu se disait la Rasquel qu'il croyait que j'allais m'nayer avec mes péquiots dans l'bassin... Ce que je fais là est peut-être pire».

Et suivie de ses enfants, elle prit le chemin qui conduisait vers la grand'rue.

La nuit tombait. Dans l'obscurité de plus en plus épaisse, subitement ragaillardie par la brusquerie de l'événement et par la soudaineté de sa résolution, la Rasquel marchait d'un pas que ses gosses avaient du mal à suivre vers la demeure du vieux Grinel, serrant sous son fichu le quignon de pain de son repas du soir.

ETIENNE MERIEL

LE GÉNÉRAL SPEARS PRÉSENTE SES LETTRES DE CRÉANCE AU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE SYRIENNE



Les dépêches ont annoncé récemment que le Général Spears avait été nommé Ministre Plénipotentiaire de Grande-Bretagne en Syrie et au Liban. Voici une photographie prise à l'issue de la présentation de ses Lettres de Créance au Cheikh Tag Eddine El Hassani, Président de la République Syrienne. A l'entrée de la résidence présidentielle, le Cheikh Tag Eddine El Hassani et l'Ambassadeur, entourés d'un groupe de personnalités britanniques et syriennes, posent devant l'objectif. La cérémonie de la remise des Lettres de Créance du Général Spears a constitué une réaffirmation solennelle des liens d'amitié existant entre la Syrie et son grand allié Britannique.

ECHOS et NOUVELLES

S.A.R. le Duc de Gloucester, Hôte de l'Égypte



Le Duc de Gloucester reçu par le délégué de S.M. le Roi Farouk Ier, S.E. Ismail Bey Teymour, et de Sir Milles Lampson, ambassadeur de la Grande Bretagne à son arrivée en Égypte.

Inauguration du Cercle de «L'Union Hellénique» à Beyrouth

«L'Union Hellénique» association qui vient de se fonder à Beyrouth a inauguré ses locaux le dimanche 17 Mai. Après la bénédiction donnée par S. G. l'Evêque Orthodoxe, M. Argyropoulos, ancien Ministre des Affaires Etrangères de Grèce, a prononcé un discours pour rappeler le double but que poursuit l'Association: resserrer les liens entre le Liban et la Grèce, et les liens Grecs entre eux. Il a rappelé qu'après l'occupation de la Grèce, les Communautés Grecques à l'étranger sont la principale force de l'Hellénisme.

S.E. le Président de la République
S.E. M. Panayoti Canellopoulo
Vice-Président du Conseil



Libanaise s'était fait représenter par M. le Ministre de la Justice, le Général Cairoux par M. Lepicier et le Général Spears par M. Hamilton. Assistèrent également à la cérémonie M. Le Ministre des affaires Etrangères du Liban, M. Coustas, Consul Général de Grèce, et de nombreuses natalités.

Samedi soir, au poste radiophonique de Beyrouth, M. Argyropoulos s'était adressé aux Grecs de Grèce pour leur répéter toute l'admiration de l'Hellenisme pour leur constance dans la lutte contre l'envahisseur et aux Grecs de l'étranger pour les exhorter à faire de nouveaux sacrifices en hommes et en argent afin de se montrer dignes de la Mère Patrie.

Fête Onomastique de S.B. le Patriarche d'Alexandrie

Sa Béatitude le Patriarche d'Alexandrie Mgr. Christophoros a célébré le 9 Mai, par une messe, sa fête onomastique. A cette occasion de nombreuses personnalités lui ont rendu visite pour lui présenter leurs chaleureux souhaits de longue vie.

A tous ces vœux la *Semaine Egyptienne* joint respectueusement les siens.

Un homme d'Etat Hellène en Égypte

Depuis quelque temps l'Égypte compte parmi ses hôtes une éminente personnalité du monde politique et universitaire, M. Panayoti Canellopoulo récemment nommé Vice-Président du Conseil Hellène. Sa nomination a provoqué un enthousiasme général parmi les Hellènes qui voient dans le chef du parti de «L'Union Nationale» un élément de tout premier ordre dans la lutte entreprise pour la libération de la Grèce asservie. C'est pourquoi ils ont accouru en masses soit au *Xenakion* au Caire soit au *Rialto* à Alexandrie pour écouter les conférences de ce grand orateur, qui, loin de toute couleur de parti, parla aux foules de la situation tragique mais héroïque du peuple hellène, sous le joug des envahisseurs et de la lutte des démocraties. Sa conférence fut un appel à l'union et lorsque M. Canellopoulo proclama cette guerre, guerre de la fraternité contre la violence, l'assistance spontanément éclata en ovations nourries et enthousiastes à l'égard du conférencier et de la noble cause qu'il venait d'exalter.

ANNIVERSAIRE ROYAL



LL.EE. Emmanuel Tsoudéros, Président du Conseil hellénique, S. Dimmitracakis, ministre de la Défense Nationale et le général Nicolaidis, ministre de l'Air, quittant l'église de St. Constantin après le Te Deum.

Pour la première fois dans l'histoire de l'hellenisme égyptien la fête onomastique de S.M. le Roi Georges II a été célébrée avec tant d'émotion et d'enthousiasme par les colonies helléniques. Des messes d'action de Grâce ont été chantées dans les Eglises, au milieu d'une affluence énorme que la Présence au Caire du Souverain et des Membres de son gouvernement rendait encore plus émouvantes. Au Caire à l'Eglise de Saint Constantin et Sainte Hellène, décorée magnifiquement aux couleurs bleu et blanc et avec des drapeaux alliés, une foule énorme jamais rencontrée jusqu'à ce jour, remplissait la vaste Eglise et ses abords où sa Beatitude le Patriarche d'Alexandrie Mgr. Christoforos officiait entouré des Métropolitains de Sinai et de Babylone et de tout le clergé. Après les chants liturgiques S.B. lit une prière entendue au milieu d'une émotion intense, pour la longévité de Sa Majesté le Roi des Hellènes Georges II, de L.L. A.A. R.R. le Diadoque et la Princesse Frédérique ainsi que pour toute la famille Royale. Il pria aussi pour la libération rapide de la Grèce héroïque et Martyre et pour la Victoire des alliés contre les forces du mal.

Ensuite le chœur entonna le *Polychronion Royal* qui fut chanté merveilleusement tandis que les drapeaux et étendards saluaient et que les clairons et la musique jouaient la marche Royale, les cloches partaient à tout vent. A la fin du Te Deum le Ministre de Grèce cria Vive le Roi, Vive le Gouvernement National que la Foule répéta avec un enthousiasme délirant. Ont rehaussé de leur présence.

S.E. M. Em. Tsoudéros, président du Conseil hellénique; LL. EE. les ministres grecs de l'Aviation et de la Guerre: le général Nicolaidis et M. Di-

mitracakis; le Général en chef des forces grecques dans le Moyen-Orient; et les officiers supérieurs de l'armée de Terre et de l'Air, S.E. le ministre de Grèce et Mme D. Capsalis; l'ambassadeur M. Colas; M. Pipinellis, ministre de Grèce à Moscou; le Prof. Panayotti Canelopoulos M. Callergis, 1er secrétaire à la légation hellénique; M. Jean

Moschopoulos, vice-consul, représentant le consul général de Grèce, M. Sa kelliariadis, indisposé; S.E. M. Smiljanich ministre de Yougoslavie et S.E. M. J. A. Barboza-Carneiro Ministre du Brésil; les délégués de la France libre; ainsi que les dirigeants, de la communauté et les comités de tous les corporations associations avec leurs drapeaux et bannières

Suivit un réception au Consulat Général de Grèce où le Ministre de Grèce et Madame Capsalis recevaient avec leur affabilité coutumière secondés par le Vice-Consul M. Jean Moschopoulos, les très nombreux ressortissants venus affirmer encore une fois leur loyalisme et leur indéfectible dévouement au Souverain.

Le Président de la Communauté prenant la parole pria le Ministre de Grèce de transmettre à S.M. le Roi les vœux sincères de la colonie ainsi que leur profond attachement. Il le pria aussi de réitérer au Souverain la volonté inflexible de ses fidèles et loyaux sujets, de rester auprès de Lui prêts à tous les sacrifices qu'il leur demandera pour la libération, la grandeur, et la gloire de la Patrie bien aimée.

Ces dernières paroles furent couvertes par des ovations frénétiques de la très nombreuse assistance et par des applaudissements prolongés.

Ainsi prit fin cette belle manifestation patriotique de solidarité Nationale

A cette occasion tous les établissements et maisons avaient hissé le drapeau hellénique, et un registre fut ouvert au Palais de la Légation où des milliers d'Hellènes et d'Etrangers se sont inscrits.

Le Maréchal Smuts au Quartier-Général d'Auchinleck



Le Field-Marshal s'entretenant, au cours de sa visite au front du Moyen-Orient, avec le général Sir Claude Auchinleck, commandant en chef des forces britanniques.

S.M. La Reine à l'Asile «Al Horrieh»

S.M. la Reine en compagnie de Nachaat pacha, El Ibrachi pacha, Mohamed Teymour bey, et Mme Cattaoui pacha.

L'Asile «Al Horrieh» où de nombreux enfants indigents sont recueillis et éduqués a eu l'honneur d'être visité par S.M. la Reine Farida, qui fut extrêmement intéressée par l'oeuvre sociale de cette Institution.

A la Légation Royale d'Irak

S.G. Mgr. Rassem, évêque chaldéen; S. E. El-Sayed Tahsin El-Askari, ministre Irak; S.E. Mrg. Testa, Délégué Apostolique; LL. EE. Aly Zaki El-Orabi pacha, Ministre des Communications; Aly pacha Hussein, Ministre des Wakfs et Neguib El-Hilali bey, Ministre de l'Instruction Publique.

A l'occasion de l'anniversaire de naissance de S.M. le Roi Fayçal II, S.E. El Sayed Tahsin el Askari, Ministre d'Irak au Caire offrit à la légation d'Irak un thé, que S.E. Moustapha el Nahas Pacha honora de sa présence avec les membres de son Cabinet.

Dans la soirée du même jour, une brillante cocktail-party réunissait également autour de S.E. le Ministre d'Irak toutes les personnalités du corps diplomatique et la plupart des notabilités de la ville.

A la Légation de Belgique

Sa Majesté le Roi Farouk a daigné conférer le Grand Cordon de l'Ordre du Nil au Chey. Guy de Schoutheete de Tervarent, Ministre de Belgique, appelé à d'autres fonctions.

A la Légation des Etats-Unis

S.E. M. A. C. Kirk, Ministre des Etats-Unis au Caire vient d'être également nommé Ministre en Arabie et est parti par avion à Riad où il aura l'honneur de présenter ses lettres de créance à S.M. le Roi Ibn Séoud. M. Kirk est accompagné dans son voyage

par M.R.A. Hare, Secrétaire à la Légation du Caire ainsi que par la Mission Agricole Américaine qui se trouve actuellement de passage en Egypte. Le Conseiller auprès de la Légation d'Arabie Séoudite au Caire a également accompagné le Ministre des Etats-Unis à Riad.

A la Légation de Pologne

A l'occasion de la Fête Nationale Polonaise, la Colonie Polonaise du Caire a fait célébrer à la Cathédrale St. Joesep le 3 Mai une Messe solennelle par l'Aumonier Général des Troupes Polonaises du Moyen Orient. Un escadron du Régiment Carpathique des Lanciers Polonais y prit part ainsi que les autorités diplomatiques et militaires polonaises en Egypte avec des représentants des Gouvernements et des Forces Alliées.

**S.E. Aly Zaki el Orabi Pacha
Président du Sénat**

S.E. Aly Zaki El Orabi Pacha

Par décret royal S.E. Zaki el Oraby Pacha, Ministre des Communications vient d'être nommé à la Présidence du Sénat. Cette haute fonction consacre les mérites d'une personnalité juridique de tout premier plan, car S.E. Zaki el Orabi Pacha qui fut conseiller à la Cour d'Appel et Ministre de l'Instruction Publique est l'auteur d'une «Explication de Procédure Criminelle», d'une «Jurisprudence Criminelle», de «La Choffa'a», etc. et d'études qui font autorité sur les successions en droit égyptien. Le nouveau Président du Sénat est également un des membres les plus distingués et les plus écoutés du parti Wafdiste.

Anniversaires de S. M. GEORGE VI



Les drapeaux britanniques défilent après la cérémonie religieuse.

La Communauté Britannique d'Égypte a fêté avec éclat le 23 Avril la St. George, Saint Patron de l'Angleterre dont le Roi porte justement le prénom. Un imposant service fut célébré à cette occasion à la Cathédrale Anglaise du Caire, puis les troupes défilèrent en parade, dans la ville, arborant à leur calot la rose traditionnelle.

A la Légation des Pays-Bas

De son côté la Colonie Hollandaise a fêté le 30 Avril le 33ème anniversaire de naissance de S.A.R. la Princesse Juliana, Princesse héritière au trône des Pays-Bas.

* * *

Une émouvante cérémonie eût lieu l'autre jour dans la grande salle de l'Eglise Ecossaise St. Andrews du Caire où la colonie hollandaise s'était réunie au complet à l'occasion du 28. anniversaire de l'invasion allemande de la Hollande. Des prières appelant la Paix et la Victoire furent prononcées par les RR. PP. Pennings et Wetterreus, puis le Baron de Bentinck, Chargé d'Affaires des Pays-Bas en Égypte fit une allocution vibrante de patriotisme et de confiance dans l'avenir.

Au Conseil du Musée Copte

M. Mirrit Boutros Ghali bey, Président de la Sté. D'Archéologie Copte, du Caire, vient d'être appelé à faire partie du conseil du Musée Copte.

Le Nouveau Ministre d'Etat Britannique en Orient

M. Richard Casey qui fut Ministre d'Australie à Washington et qui a été récemment nommé Ministre d'Etat pour le Proche-Orient dans le Cabinet Britannique vient d'arriver au Caire où il a immédiatement pris possession de ses hautes fonctions.

Une Fête Féminine au Caire

C'est celle qui fut organisée avec un incomparable éclat par l'Union Féminine Égyptienne, que préside Mme Hoda Charaoui Pacha, et que S.M. la Reine Farida honorait de sa présence avec les Princesses de la Famille Royale.

Des tableaux somptueux charmèrent l'assistance, qui comprenait le Tout-Caire.

Au cours de la soirée, S.M. la Reine remit à Mme Charaoui Pacha les insignes du Grand Cordon de l'Ordre d'Al Kamal, que S.M. le Roi avait daigné lui octroyer.

Au Comité du Soldat Hellène

Dimanche eut lieu au Centre Hellénique du Caire l'Assemblée Générale du Comité du soldat hellène du Caire, que préside avec tant de ferveur et de dévouement Mme Marie Capsalis, épouse de S.E. le Ministre de Grèce en Égypte.

M. Richard Casey au Caire



M. Richard Casey, Ministre d'Etat dans le Moyen-Orient, a été reçu à l'aéroport par Sir Walter Monckton, Ministre d'Etat par intérim; l'ambassadeur britannique, le Général Auchinleck, l'Air Marshall Tedder, le Commandeur Norman, R.N., M. Alexander Kirk, Ministre des Etats-Unis et le Général Maxwell, Chef de la Mission Américaine en Afrique du Nord. On reconnaît, ci-dessus, le Ministre d'Etat photographié à l'aéroport en compagnie de Sir Walter Monckton, du Général Auchinleck et de Sir Miles Lampson.

Mme Capsalis après avoir exposé dans son rapport de gestion l'effort accompli durant l'année, a saisi l'occasion pour remercier tous ceux qui ont contribué soit par des dons généreux soit par leur travail bénévole à la réussite de l'oeuvre. Elle souligna aussi le besoin urgent d'augmenter les dons car la lutte pour la libération de la Grèce continue plus intense et que par conséquent les obligations de L'E.K.E.S. augmentent sans cesse. Elle termina faisant appel au patriotisme des Hellènes pour venir en aide à leurs frères sous les armes.

Nul doute que cet appel aura une grande répercussion dans la colonie hellène, où Mme Capsalis ne compte que des amitiés unanimes et que tous les hellènes feront leur devoir envers ceux qui ont laissé famille et foyer pour courir à l'appel de la patrie.

* * *

M. Jean Tricoglou donna ensuite lecture du bilan du rapport des censeurs ainsi que des lettres émanant de plusieurs personnalités helléniques félicitant le Comité de l'E.K.E.S. pour son activité bienfaisante. Ensuite le Group Commander Pilipas souhaita qu'une maison de convalescence pour les militaires hellènes fut créée. Cette proposition fut appuyée chaleureusement par Mme Capsalis. S.E. M. Dimitrakis développa son point de vue sur la question après quoi la fondation d'une maison de convalescence fut renvoyée à l'étude du Comité.

La Fête de Ste. Jeanne D'Arc

A l'Ewart Memorial Hall le Comité National Français du Caire avait réuni à l'Ewart Memorial Hall toute l'élite de la Colonie française du Caire et les amis de la France pour fêter Ste. Jeanne d'Arc. Le Prof. P. Jouguet y prononça un magnifique discours puis des films sur la France Libre furent présentés au public. La réunion se termina aux accents de la Marseillaise. A cette occasion une messe consulaire fut également dite, en présence de Mgr. J. Girard et des personnalités officielles françaises et étrangères à la Cathédrale de Choubrah. Une garde d'honneur des forces françaises libres saluait le passage du drapeau et des officiels.

M. le Baron de Benoist, Délégué du Général de Gaulle au Caire, et M. Pierre Jouguet, président du Comité National Français, étaient au premier rang, entourés par les membres du Comité National et le personnel de la Délégation Française du Caire.

Egypte - Ethiopie

S.E. Moustapha Nahas pacha, Président du Conseil, Ministre des Affaires Etrangères, a reçu LL.EE. Kamel Sedky bey, Ministre du Commerce et de l'Industrie; Mohamed Charara pacha, sous-secrétaire d'Etat aux Affaires E-

LE DÉLÉGUÉ DE L'EMPEREUR D'ETHIOPIE AU PALAIS D'ABDINE



S.E. M. Tassfi Tagani, Sous Secrétaire d'Etat aux affaires Etrangères d'Ethiopie sortant du Palais d'Abdine en compagnie de S.E. Mohamed Charara Pacha.

trangères; Farag Moussa Bey, ancien consul d'Egypte en Ethiopie, qui ont présenté à Son Excellence, S.E. M. Tasfi Nagani, sous-secrétaire d'Etat aux affaires Etrangères d'Ethiopie délégué de Sa Majesté, l'Empereur Haile Selassie.

Nous croyons savoir qu'au cours de cette entrevue, l'entretien a roulé sur la reprise des relations diplomatiques entre l'Egypte et l'Ethiopie, rompues à la suite de l'occupation italienne.

— M. Tassfi Tagani, accompagné de M. P. Pétridis, conseiller à la légation d'Ethiopie a rendu visite à M. Tsouderos, président du Conseil hellénique, et s'est longuement entretenu avec lui, à l'occasion de la reprise des relations diplomatiques entre la Grèce et l'Ethiopie.

La Semaine de Bonté

A l'occasion de l'inauguration de la «Semaine de Bonté», Mme Th. Cozzika, épouse du grand industriel et mécène de notre ville a fait un don de L.E. 10.000 au Comité d'organisation de cette manifestation.

Nous ne pouvons que relever avec émotion ce nouveau geste humanitaire digne en tous points des hautes traditions des familles des evergètes. La donation de Mme Cozzika souligne la noblesse de coeur et la profonde générosité dont son mari et elle-même ont déjà donné tant d'exemples chaque fois qu'il s'est agi d'améliorer les conditions de vie des déshérités du sort.



Le Dr. Taha Hussein Bey

Le Conseil des Ministres vient de nommer le Dr. Taha Hussein bey, l'éminent écrivain et penseur égyptien, aux fonctions de Conseiller Technique au Ministère de l'Instruction Publique.

Ces hautes fonctions précédentes, celles que le Dr. Taha Hussein bey est appelé à occuper sous peu de Sous-Secrétaire d'Etat au même Ministère, et nous le prions de trouver ici nos plus vives félicitations pour cette promotion.

Retour de Palestine

C'est avec plaisir que nous avons revue au Caire Mme Mary Sakellariadis, épouse du Consul Général de Grèce, de retour de Jérusalem où elle passa les fêtes de Pâques. Dès son arrivée elle a repris son activité bienfaisante auprès des diverses oeuvres sociales helléniques dont elle est la Présidente d'honneur.

A la Légation de Pologne



S.E. M. Th. Zizulinski s'entretenant avec les journalistes.

Le Chargé d'Affaires de la République Polonaise au Caire, M. Th. Zizulinski avait convoqué l'autre après-midi chez lui les représentants des principaux journaux du pays ainsi que les Correspondants Militaires actuellement de passage. Avec son amabilité coutumière, le distingué diplomate voulut bien leur faire part des impressions recueillies par lui au cours d'un récent voyage aux Etats-Unis, d'où il revient plein d'optimisme, après avoir vu de très près l'immense effort de guerre qui se fait actuellement là bas dans tous les domaines.

A la Légation de Chine

Le Dr. Jefferson D. H. Lamb, premier conseiller au ministère des Affaires Etrangères chinois, a été nommé ministre de Chine en Egypte.

C'est la première fois que la Chine envoie un représentant diplomatique au Caire.

La Mort

de S.E. Joseph Cattaut Pacha

S.E. Cattaut Pacha, ancien Ministre des Finances et des Communications vient de décéder au Caire dans sa 81e. année. Personnalité importante du monde financier et économique, le défunt fut Membre de l'Assemblée Législative ainsi que du Sénat et Président de nombreuses Sociétés Industrielles et Commerciales. Ami de la première heure de notre Revue, il laisse aussi une oeuvre littéraire et historique sur son pays.

Ses funérailles eurent lieu en présence de délégués de S.M. le Roi, de S.M. la Reine Nazli et de S.H. la Sultane Melek, ainsi que de S.E. Moustapha el Nahas Pacha, Premier Ministre accompagné des membres de son Cabinet et de nombreux parlementaires, anciens ministres, diplomates, etc.

CHRONIQUE DES LIVRES

LEON GUICHARD. *Sept Etudes sur Marcel Proust*. (Editions HORUS).

Ecrire un livre sur Proust, cela posait un problème que Léon Guichard a résolu avec la plus coulante aisance: comment parler de Proust de façon à intéresser aussi bien ceux qui le connaissent et ceux qui l'ignorent; comment donner à ces derniers l'envie de le lire — et surtout comment leur faire avaler 400 pages de critique sur un texte qu'ils n'ont pas lu — tout en trouvant moyen de synthétiser assez heureusement des vues anciennes et nouvelles sur Proust pour que ses fervents, ses dévots soient tenus en haleine malgré leur



LÉON GUICHARD

connaissance déjà approfondie de l'oeuvre et de l'auteur. Ces «Sept Etudes sur Marcel Proust» semblent désormais une indispensable introduction à la lecture de Proust et le meilleur piège pour captiver ceux que rebute l'apparence étirée en longueur des nombreux tomes de son ouvrage. C'est qu'en effet, dans l'indispensable travail de décantation qu'exige une présentation d'ensemble du livre de Proust, Léon Guichard a su saisir surtout ce qu'il a de vivant, d'animé, de pittoresque et de grouillant. Sans masquer le moins du monde les coups de sonde que Proust lance dans les profondeurs de l'inconscient et ses intuitions sur la nature du temps vécu, Léon Guichard n'a jamais exalté la «philosophie» de Proust au détriment de ses mérites purement littéraires. Certaines études critiques en étaient arrivées à présenter Marcel Proust comme un psychologue de la durée — ce qu'il est en effet — mais en oubliant qu'il est cependant avant tout un romancier. La littérature prime dans son oeuvre les considérations abstraites de sa profonde psychologie et celle-ci est toujours présentée, comme il se doit dans tout roman, en fonction des personnages animés par la fiction — l'auteur, le narrateur étant lui-même un de ces personnages. C'est cette sorte de dévouement à la chose littéraire, le sens exact de la valeur purement littéraire des livres de Proust qui rend si attrayante la lecture du livre de Léon Guichard et qui concourt si heureusement sans préchi-précha, sans appels du pied, sans escamotage de la complexité du roman — à mener vers Proust de nouveaux lecteurs qui trouveront ainsi un chemin tout préparé pour le goûter sans fatigue et sans ennui.

Inutile de dire le secours précieux que trouveront

dans ces «Etudes» ceux qu'une première tentative de lire Proust a rebutés, ceux que la complexité de l'ouvrage et de son style a tellement surpris qu'ils n'ont pas su y mordre: la nécessité de cette forme particulière à la phrase proustienne, l'exigence intérieure qui est cause de sa longueur y sont si nettement analysées qu'on y prend cette sorte de gourmandise du plaisir qu'elle donne après un peu d'accoutumance.

Quant aux fanatiques de Proust, aux familiers de ses oeuvres et des travaux d'exégèse qu'elle a déjà provoqués ils trouveront dans le livre de Léon Guichard la somme qui était encore à faire de ces divers travaux mêlée à cette compréhension purement littéraire de Proust qui fait l'originalité de ce dernier essai. Et ils seront reconnaissants à l'auteur d'avoir contribué à maintenir vive la flamme de leur culte à une époque où beaucoup de raisons sembleraient s'unir pour la mettre sous le boisseau. Dans la patience de cette étude, dans le soin précis qui préside aux affirmations et aux renseignements qu'elle contient, dans la ferveur dissimulée sous un ton volontairement uni, dans la mesure même des éloges ils reconnaîtront un des leurs. Et tous les proustiens remercieront Léon Guichard d'avoir préparé pour l'avenir une édition enfin convenable d'«A la recherche du temps perdu» en s'attachant à un double travail indispensable: le premier consiste à proposer une division en volumes et en chapitres plus rationnelle et plus intelligente que celle adoptée par l'éditeur jusqu'à maintenant — en particulier des sous-titres ou sommaires plus conformes au contenu du texte qui les suit; le deuxième est un relevé patient (et qui produit un effet effarant) des diverses et innombrables fautes d'impression, erreurs de ponctuation, coquilles qui gâtent les éditions de Proust (même celle — dite définitive — de la Gerbe).

Pour terminer notons encore que si attentif qu'il soit à rester dans les strictes limites d'une explication de Proust, sans intervention d'aucune considération étrangère, Léon Guichard s'est tout de même permis trois ou quatre digressions — ou plutôt «préparations» — qui méritent d'être retenues parce que l'auteur s'y est moins effacé sous l'objet de son étude et qu'il a su les parer d'un charme tout personnel: c'est telle analyse du concept d'amateur, telle défense de la préciosité, tel exposé teinté d'humour sur la façon dont le commun des mortels conçoit le rôle et l'importance de l'oeuvre d'art.

La présentation du livre, la beauté des caractères, la netteté de la mise en page, la sûreté de l'impression (je n'ai remarqué en tout et pour tout qu'une seule coquille) sont remarquables.

ETIENNE MÉRIEL

MARGUERITE BOLANACHI: *Atmosphère*. (Editions de la Revue du Caire, Le Caire).

Le Comité Egyptien de la Croix Rouge Hélienne a eu la bonne fortune de recevoir un appoint substantiel à ses fonds, par les recettes que lui procure la vente du beau roman où Mme Marguerite Bolanachi a consigné ses impressions d'un voyage autour du monde. Dans un élan qui l'honore, l'auteur d'«*Atmosphère*» a tenu ainsi à contribuer à l'oeuvre de secours dédiée aux victimes de la Grèce Héroïque et ce geste altruiste prolonge de façon vivante la leçon de son livre. En une série d'instantanés Mme Bolanachi dépeint le néant de l'égoïsme et le rôle rédempteur de la douleur et de l'amour dans la destinée de l'homme. Une sensibilité extrême émoussée par l'intellectualisme et la passion de l'analyse permet à Mme Bolanachi d'illustrer ce thème avec bonheur. Au surplus, l'atmosphère des lieux exotiques où le héros du livre se trouve amené à résoudre la crise provoquée en lui par le contact avec la souffrance est décrite dans un style dépouillé mais évocateur à souhait.

A. SHUAL

LA III^e EXPOSITION DE L'ART INDEPENDANT

L'Exposition annuelle de l'Art Indépendant qui a réussi à se tailler une place d'importance dans la vie artistique du pays sans rien sacrifier encore aux routines habituelles des «Salons», continue de tracer une courbe nettement ascendante. Cette Troisième Exposition, moins pittoresque que les deux précédentes (1940: Cerele «El Nil», 1941: L'Immobilier) leur est néanmoins de loin supérieure par la qualité des envois et l'homogénéité de l'ensemble obtenu. Elle a drainé peut-on dire, à peu près tout ce qui se peint de mieux en Egypte, — et non seulement en Egypte mais aussi dans certains ateliers de Syrie et du Liban représentés à l'Exposition par les oeuvres de Madame Geneviève Moron, MM. Fortier, Georges Cyr, Omar Onsi et Antoine Tabet.

Parmi les aînés, Mahmoud Said et Angelopoul sont toujours en mouvement. Le ciel des «Pêcheurs à Silsillah» (Mahmoud Said) recèle une charge de lumière qui éclaire le sujet d'une manière d'autant plus nuancée que l'on s'éloigne de lui. A une certaine distance, l'effet lumineux déborde les limites du tableau et le vertige visuel ainsi causé, laisse — quand les yeux se referment sur lui — une étrange saveur d'espace.

Le paysage présenté par Angelopoul, à n'en pas douter une de ses toutes meilleurs oeuvres, est d'une trame exceptionnellement riche. C'est là que prend fin le désert. C'est là que se concentrent les brumes. C'est là que se porte le vent de la mer. C'est là que la route quitte le voyageur pour abriter son beau visage entre les bras des falaises. Angelopoul brasse tous ces éléments d'une main puissante et parvient à faire à chacun d'eux, à la fois la part dramatique et la place picturale qui leur sont dûes.

Du côté des jeunes, Ramsés Younane, Ratib Saddik et Fouad Kamel se distinguent par des envois dont chacun mériterait un long commentaire. Regrettons d'abord qu'un artiste aussi étonnamment doué que Ramsés Younane ne nous ait, en l'espace d'une année, livré qu'un seul tableau. C'est trop peu pour notre soif, bien qu'il s'agisse d'une pièce de grand style à la faveur de laquelle Ramsés Younane s'aligne au niveau des maîtres de la palette surréaliste. Par delà le fini impeccable de cette peinture, on est retenu par une sorte de contraction rageuse des formes — si souvent rencontré chez André Masson et jadis chez Dali — qui s'exerça à tordre, broyer, cravacher un sujet initial dont tout peinture académique se fût a priori contenté. Une étreinte qui aurait pu être «comme une autre» est alors changée en un acte de terreur mettant en scène tous les déchainements humains et permettant à l'artiste de poser le problème des «pentes fatales» que comporte toute infraction à l'attitude conventionnelle de l'homme moyen et de la moyenne des hommes, — aussi bien en amour qu'en politique ou en affaires. Ramsés Younane est déjà, à en juger par ce qu'il expose cette année, au cœur du problème et au plus rapide de la pente. Et c'est là ce qui nous rend particulièrement exigeants envers lui.

Fouad Kamel contrairement à Ramsés Younane, a beaucoup travaillé, et contrairement à Telmisany, a beaucoup progressé. D'une manière qui n'a pu être que très consciente, il s'est défait de tout le verbiage qui encomrait ses premières toiles. On lui reproche bien à tort d'imiter de trop près Picasso; il ne l'imite pas, il le comprend. Pas une ligne superflue ne vient brouiller la perfection de ses dessins. Il y a deux façons de détruire les apparences. L'une lantaisiste et anarchique qui consiste à disperser les éléments constitutifs des choses selon la seule règle du bon plaisir, exactement comme l'enfant désarticule sa poupée parce que son sens non encore apprivoisé de l'esthétique ne coïncide pas avec celui du fabricant de poupées. L'autre synthétique et rigoureuse tend à trier ces mêmes éléments constitutifs et à les grouper d'après leur

valeur de repère et leur force d'expression. Le progrès dans l'oeuvre de Fouad Kamel s'est manifesté par son passage de la première à la seconde manière, — de la fantaisie personnelle à la synthèse objective.

De plus, ce qui démontre que Fouad Kamel ne s'asservit pas aveuglément à un enseignement ou à un style étranger à son tempérament, c'est le manque de sécheresse de ses dessins comme de ses gouaches. Son «portrait de I.» est plein d'une émotion magnifiquement contagieuse. Et tout cela sent l'avenir.

Ratib Saddik expose quelques «morceaux choisis» de son exposition de Mars dernier chez Friedman et Goldenberg. Plus que quiconque il vit pour peindre et sans jamais se satisfaire des résultats atteints il pousse toujours plus loin son besoin de plénitude. Il peint avec de grands gestes de sculpteur qui rêve de greffer ses idées sur une matière infiniment durable et massive.

C'est à proprement parler, un constructeur qui n'avance que sur un terrain patiemment travaillé et chacun des deux tableaux et des trois dessins qu'il nous offre en pâture, porte la marque certaine d'une singulière volonté de grandeur.

Rien de nouveau de la part de Telmisany. Les quatre grandes toiles qui témoignent de sa présence, figureraient déjà à sa récente exposition. Aucune d'elles n'est réellement convaincante. Elles appartiennent à la catégorie des compromis. Compromis entre sa peinture d'hier et celle, encore bien imprécise, de demain. N'insistons pas sur celle d'aujourd'hui.

La surprise de l'Exposition est constituée par les végétations délirantes de Inji Efflatoun. Cette toute jeune artiste, — la cadette des Indépendants d'Egypte, tire parmi des moyens techniques relativement limités dont elle dispose, avec une rare intelligence. Elle coupe l'épaisseur et l'enchevêtrement de ses branchages par des vides expressifs et lumineux qui sont autant de haltes pour le regard. Elle situe avec habileté le foyer du tableau — tantôt une source de clarté souterraine, tantôt un oiseau de rêve en lutte contre la pesanteur de l'espace — et organise posément autour de lui tout le détail de son monde imaginaire. L'imagination artistique de Inji Efflatoun, peut-être la plus libre et la plus développée qui nous soit donnée en exemple dans cette Exposition, est ce qu'il y a de véritablement original à sauvegarder dans son jeune talent, contre les réactions possibles de la critique et du public. Cette année encore, Angelo de Riz ne donne pas toute sa mesure. Son «amoureuse de Vérone» est peinte en souplesse, élégante et agréable à regarder. Mais l'ensemble du tableau fait quelque peu «bibelot». Partout ailleurs cependant — et surtout dans une petite pièce intitulée «Vers le Rivage» — son dessin garde les qualités de nervosité et de concision que nous lui avons toujours connues. Un seul envoi (le portrait du peintre Zorian) de Arte Topalian mais où s'affirme une fois de plus, sa maîtrise dans la construction et le découpage du sujet.

Amy Nimr expose plusieurs études de «types» palestiniens. Elle excelle dans les notations physionomiques rapides et révélatrices mais la portée de pareilles études est trop restreinte à notre gré et nous fait regretter l'absence d'envois plus imposants.

Du petit groupe de peintres libanais, c'est Madame Geneviève Moron qui se détache avec le plus d'autorité. Son talent ne s'est pas prononcé dans une direction bien arrêtée, d'où un certain éclectisme dans les thèmes qu'elle nous propose. Mais son «Magnolia» est plein d'heureuses trouvailles et le dessin de son «allusion à Mallarmé» est d'une fermeté on ne peut plus désirable. Le coup de crayon de Henri Fortier fait merveille dans un expressionnisme qui baigne dans un climat d'atrocité inconnu de la scène du Grand Guignol. Beaucoup d'assurance dans les huiles de Georges Cyr et d'humour dans les aquarelles de Jean Costa ainsi que dans le tableau de A. Tabet intitulé «Les Trois Consuls». Signalons pour finir, les remarquables photos de Hassia «La Dame de Coeur» et de Idabel, l'intéressante sculpture présentée par Aida Chehadé et les masques barbares et désarçonnants de Abu Khalil Lutfy. **GEORGES HENEIN**

Les Conférences**EN ECOUTANT...****LE DIACRE CYRILLE PAPADOPOULO**

Le diacre Cyrille Papadopoulos appartient à la phalange de futurs prêtres que l'Eglise Orthodoxe d'Orient s'ingénie à former, depuis déjà quelques années, afin de répondre aux exigences de notre époque troublée et d'essayer de soulager l'inquiétude morale dans laquelle se débattent la chrétienté en général et ses fidèles en particulier.

Ces exigences et cette inquiétude, les gouvernements ne pouvaient naturellement pas s'en désintéresser. Divers systèmes furent élaborés qui semblent n'être, encore, que des palliatifs et dont l'épreuve du feu établira définitivement, l'efficacité dans l'ordre des réalisations humaines.

Parmi ces systèmes le national-socialisme est incontestablement le plus important par sa conception, qui a bénéficié des expériences communiste et fasciste, et par l'influence qu'il entend exercer de par le monde et qu'il exerce en fait, beaucoup plus par coercition que par conviction, sur la majeure partie de l'Europe.

Rien n'impressionne davantage les foules et ne profite d'autant à ce genre d'entreprise qu'un système politique étayé d'une doctrine philosophique, voire métaphysique. Le national-socialisme a exploité avec une science rare cette faiblesse des collectivités humaines; il leur a jeté en pâture le racisme auquel Rosenberg, le théoricien du régime, a essayé, dans son «Mythe du XXe. siècle de donner droit de cité dans l'ordre des valeurs spirituelles.

C'est de cet évangile nouveau ou plutôt de son application pratique que M. Papadopoulos a voulu nous entretenir.

Le racisme, comme toute religion, a ses prêtres: les fonctionnaires de la Propagande et ses temples: les terrains de sport avec tous les attrait de la vie de plein air; subjugué l'âme par la conquête du corps tel est son but; aussi, cherche-t-il à l'atteindre, cette âme sans le corps de l'adolescent où celle-ci est plus que jamais sujette aux influences du milieu ambiant; une propagande habile et bien organisée, des organisations adéquates et le tour est joué ou semblait l'être car l'Eglise, gardienne des âmes, avait aussi son mot à dire. Elle l'exprimait héroïquement par la bouche du cardinal Falhauber le 10 Février 1935 lorsque celui-ci déclarait que: *la source du mal qui nous oppose les uns contre les autres réside dans le choc entre l'idolâtrie et l'idéal chrétien et non ailleurs.*

Dès lors la lutte devait aller en s'accroissant et le conférencier de nous citer des extraits des «calendriers de l'ouvrier allemand et du paysan alle-

mand», publiés par les soins du Front du Travail du Dr. Ley, dans lesquels est entreprise une interprétation national-socialiste des fêtes chrétiennes, pour aboutir en définitive au but, tant escompté: celui de la foi en le chef du Reich allemand.

Voici dans quels termes ridicules s'exprimait, en 1938, dans un temple

La Musique**CONCOURS D'ELEVES**

Le 27 Avril eut lieu, à l'Oriental Hall, le concours annuel des élèves de l'Ecole de Musique de Mme Lila Lévy Chalom et de Mlle Vera Lévy.

Depuis longtemps, la réputation de ces deux excellents professeurs est bien établie au Caire; cette charmante manifestation musicale mit davantage en relief l'efficacité de leur méthode d'enseignement et leurs dons pédagogiques. Parmi leurs jeunes élèves, il en est qui promettent beaucoup. Rappelons que Mme Lila Lévy Chalom — qui est une exécutante remarquable — fut le premier professeur et pendant cinq années, de Georges Théméli.

Donc, le 27 Avril, à l'Oriental Hall, il y eut un grand nombre de mères tremblantes, anxieuses. Aussi bien préparée que soit une élève, il faut toujours compter sur... le trac! L'atmosphère était amicale et joyeuse; au fond de la salle, le jury siégeait, souriant.

De toutes petites filles montèrent sur l'estrade. Elles faisaient partie de la première année. En s'appliquant bien elles jouèrent des exercices. Lison Csillag eut le 1er prix et Vivian Lévy le second.

En deuxième année, Mona Ben Behman, grave, imperturbable et délicieuse fit entendre deux morceaux de sa composition, ce qui lui valut le 1er le premier prix de composition et le 1er prix d'exécution avec Dillon Ronny et Simone Mayer. Estelle Lewis eut le second.

Malak Salem remporta le 1er prix de la troisième année avec une très bonne exécution d'une Ballade de Burgmuller; le second alla à Ursula Hamond qui joua un Menuet de Beethoven, le troisième à Mona Chahine qui avait choisi le Menuet de Boccherini.

En quatrième année se révéla un pianiste de grand talent, André (ou David) Many qui fut classé hors concours pour son exécution absolument

de Thuringe, un membre des jeunes national-socialistes: «...La Croix n'est pas une vérité historique. Elle ne se réalise que dans la personne d'Adolf Hitler. Qui ne croit pas en lui ne peut croire en Dieu... Suivre Adolf Hitler, c'est suivre le Christ.»

L'exposé de M. Papadopoulos, écrit d'un style sobre, d'une documentation des plus sûres, illustré par de nombreuses citations, a été unanimement apprécié. Nous croyons cependant, qu'il aurait gagné en intérêt s'il était soutenu par une argumentation critique plus fournie. Nous n'en félicitons pas moins le conférencier, pour cela.

GEORGES VASDEKIS

parfaite de Pour Elise de Beethoven. Il fut chaleureusement applaudi. Joan Morgan eut le 1er Prix et Elisabeth Rachid le second.

Une jeune fille chanta quelques chansons en anglais pour honorer le groupe de convalescents qui se trouvaient dans la salle.

Les élèves de la cinquième année étaient très bonnes. Monique Boldrini, qui joua avec beaucoup de pitié Les Sylphes de Burgmuller et Mireille Sékaly qui exécuta avec grâce et délicatesse le ravissant Prélude de Rosatti remportèrent le 1er prix ex-aequo. Francine Ben Behman eut une mention.

En sixième année, nous entendîmes des «sujets» remarquables: Huguette Atalla qui eut le 1er prix, Lydia Marder et Fifi Cohen, extrêmement douée, qui obtinrent le deuxième prix.

En septième année, Suzette Kellman se vit attribuer le 1er prix pour une Rhapsodie de Liszt et Aleya Moharram qui joua avec sensibilité le long Impromptu de Schubert eut le deuxième.

L'heure étant tardive, les trois hors concours qui étaient inscrits au programme ne purent se faire entendre. Les délibérations du jury avaient pris beaucoup de temps.

Les cadeaux furent distribués dans une animation joyeuse. Je crois pouvoir affirmer que les non-primés manifestèrent un bel esprit sportif car l'on ne vit que des visages souriants.

Le concert prit fin avec God Save the King et l'Hymne Egyptien.

J. S.

CHRONOS

C'est le nom d'un nouvel hebdomadaire édité par MM. Canakis et Banaros et illustré avec goût qui vient de paraître au Caire et qui traite avec verve de l'actualité sous tous ses aspects.

Nos meilleurs voeux de bienvenue dans la Presse d'Egypte.



**CONSTANTE
FIDÈLE
et SURE**



**P.T.
3.5 net**

**EXCELSIOR
GIANACLIS**

HELLAS SPECIAL

PAPASTRATOS

Tabacs grecs purs



20 Cigarettes P.T. 7

CIGARETTES PAPASTRATOS

“UN DÉLICIEUX RAPPEL DE LA GRÈCE

R. C. No. 4924